

droit & liberté

Revue mensuelle du Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix (M.R.A.P.)

FÉVRIER 1970 • N° 289 • PRIX : 2,50 FRANCS

Le temps du



« Métèque »

Aubervilliers

L'exception
ou
la règle ?



NIGÉRIA... PROCHE-ORIENT...

SANG ET PÉTROLE

DOSSIER : Les enseignants face aux préjugés raciaux

DANS NOTRE

Une meilleure compréhension

J'ai été très heureuse, grâce à la soirée organisée par le M.R.A.P., de pouvoir assister à la seconde projection des « Eaux mêlées », d'après Roger Ikor, film merveilleusement réalisé par J. Kerchbron et Paule de Beaumont.

D'avantage d'émissions comme celle-ci contribueraient à une meilleure compréhension, et à une communication entre juifs et non-juifs beaucoup plus que des émissions portant sur les rites, la nourriture, etc... et qui sont un peu dépassées.

Arlette BACRI,
93-Montreuil.

Des éléments utiles

L'émission « Les Dossiers de l'écran » consacrée aux travailleurs immigrés m'a beaucoup intéressée. Mais il est regrettable qu'on l'ait interrompue alors qu'était abordé le problème du logement.

Je m'étonne que le M.R.A.P., dont l'action dans ce domaine ne date pas d'aujourd'hui, et qui a si souvent alerté l'opinion publique, n'ait pas été invité à participer à un tel débat. Il aurait certainement pu apporter des éléments utiles à une meilleure compréhension de ce grave problème par les téléspectateurs.

Louise MILARCZ,
69-Lyon.

Pas obligés...

Il fallait un certain courage pour publier un dossier comme celui du numéro de novembre, composé de réponses à votre questionnaire : « Comment voyez-vous le M.R.A.P. ? ». Notre Mouvement y apparaît dans toute sa diversité, certes ; mais ne craignez-vous pas que certaines mises en cause de son action, par leur brutalité, puissent lui nuire ? Vous n'êtes



COURRIER

pas obligés, après tout, de reproduire les calomnies de vos adversaires.

Malgré ces réserves, je pense que vous avez ainsi prouvé la force du Mouvement comme l'ampleur de son influence. C'est un espoir. Bravo !

B. CAUDIN,
92-Neuilly.

Une énorme responsabilité

Je pense que les élites et les militants attachés à l'amour de tous les hommes, c'est-à-dire à la justice et à la paix, assument une énorme responsabilité devant les générations futures en dispersant et contrariant leurs efforts en des actions parallèles et concurrentielles.

Devant les masses (dont je suis) restées au stade infantile, parce qu'incapables de se dégager de leur égoïsme familial, tribal, raciste..., de leur peur et de leur désir du plus avoir, le devoir des élites, votre devoir, n'est-il pas de vous unir en une seule organisation mondiale, ou tout au moins de vous fédérer ?

Pour progresser sur le chemin de la paix, il est indispensable, selon moi, de présenter aux masses un front uni. Il n'y a pas deux manières d'être altruiste, de vouloir l'égalité, il n'y a pas deux paix.

Raoul PETION,
44-Nantes.

Sur une photographie atroce

Je voudrais vous informer que je fais partie du conseil de la Maison des Jeunes et de la culture, et que nous avons créé une activité **alphabétisation**, qui réunit 70 analphabètes - Marocains, Algériens, noirs de toutes nos « colonies » - immigrés en France et si avides de savoir lire et écrire. Je m'attache personnellement à la bonne marche de cette activité capitale. Je crois que vous comprendrez que je me consacre entièrement à ce problème : les immigrés en France et leur destin parmi nous. Je ne manquerai pas, ce faisant, de lutter de toutes mes forces pour les causes magnifiques que sert le M.R.A.P.

P.S. : A la M.J.C., nous ne nous expliquons pas la valeur de la photographie atroce de la page 19 du numéro d'octobre. La violence de ce temps-là mérite-t-elle de tels rappels ?

André OUZET,
10-Troyes.

N.D.L.R. : La photo mise ici en cause, effectivement atroce, représentait des cadavres amoncelés à Bergen-Belsen. Sous le titre : « L'aboutissement », elle clôturait le dossier consacré aux origines de l'antisémitisme « moderne ». Nous ne sommes pas partisans de l'accumulation des images d'horreur qui risquent de détourner plutôt que de convaincre. Mais il nous semble que les violences nazies doivent être rappelées, surtout pour les jeunes générations qui doivent savoir où a pu conduire l'exploitation systématique de la haine des juifs. Comme cela fut souligné au congrès du M.R.A.P., il faut, en même temps, faire connaître le drame actuel du « Tiers monde », qui, à bien des égards, évoque, par ses effets, le génocide des juifs. Nous comptons sur la jeunesse pour faire face à ce présent désastreux tout en montrant une vigilance aiguë contre toute tentative de ressusciter le passé.

G.B.
Bordeaux (33)

Pour le plus grand bien...

Je vous signale qu'il y a depuis un certain temps déjà, Porte de Clichy, des inscriptions « La France aux Français » bien voyantes. Deux se trouvent sur le parapet du passage souterrain, boulevard Berthier-boulevard Bessières ; les deux autres sous le pont du boulevard périphérique, où passe l'avenue de la Porte Clichy.

Ces inscriptions étant contraires à l'idéal du M.R.A.P., je vous serais donc reconnaissant dans le cadre de votre action de faire en sorte que ces inscriptions disparaissent pour le plus grand bien de tous.

Marcel SECAIL,
Paris (17^e)

Que faire ?

Au cours d'un voyage à l'étranger, j'ai pu constater, avec tristesse, combien les préjugés sont vivaces et que la haine demeure dans bien des cœurs. Il est donc réconfortant de trouver encore des gens ayant un idéal un peu plus élevé que destructions et tueries.

J'appuie encore plus votre Mouvement du fait qu'il ne s'arrête pas à un type de racisme. J'avoue me sentir gêné par la bonne conscience. On paie, et l'action est terminée.

Le monde est affolant. Comment peut-on laisser faire tout ce qui se fait ? Se battre ? Mais où ? Portugal, Espagne, Afrique, Amérique du Sud ou du Nord ? En France ? Ou ailleurs ? Votre action est à long terme, mais que faites-vous à court terme ? Qu'y a-t-il à faire ?

Je ne désapprouve pas votre attitude, je suis perplexe et perdu. Vous savez peut-être mieux ce qu'il y a à faire que moi. Dites-moi, ce que je pourrais faire ici ou ailleurs pour ce combat fraternel. Je vous remercie pour votre action.

dans ce numéro

AUBERVILLIERS : L'EXCEPTION OU LA RÈGLE ?

Des milliers d'hommes vivent dans des conditions scandaleuses et dangereuses (p. 4, 5, 6).

SANG ET PÉTROLE

La France va livrer des avions à la Libye. Pourquoi ? (p. 8).
La région pétrolifère du Nigéria avait aussi suscité des « sympathies »... (p. 7).

VIETNAM : UNE GUERRE D'EXTERMINATION

Au moins 12 % de la surface du Sud sont atteints par les produits chimiques (p. 11).

* LE DOSSIER DU MOIS

LES ENSEIGNANTS FACE AUX PRÉJUGÉS RACIAUX

Le rôle des éducateurs est complexe mais extrêmement important (p. 17 à 23).

LE TEMPS DU « MÉTÈQUE »

Georges Moustaki dit ce qu'il en pense (p. 25).

NOTRE COUVERTURE : Immigrés et Français ont accompagné les cinq morts d'Aubervilliers au cimetière de Thiais (Photo Elie Kagan).

droit & liberté

MENSUEL

120, rue Saint-Denis - Paris (2^e)
Tél. 231-09-57 - C.C.P. Paris 6070-98

ABONNEMENTS

- Un an : 25 F
 - Abonnement de soutien : 50 F
- Antilles, Réunion, Maghreb, Afrique francophone, Laos, Cambodge, Nouvelle-Calédonie : 25 F. Autres pays : 35 F.
Changement d'adresse : 1 F.

La gérante : Sonia Bianchi
Imprimerie La Haye-Mureau

éditorial

QUI ?

FIGES dans leur garde-à-vous de circonstances, les hauts fonctionnaires ont versé un pleur officiel sur les cercueils des Africains morts à Aubervilliers.

« Les coupables seront punis », ont-ils déclaré.

Dans le même temps, des ouvriers portugais étaient intoxiqués à Grenoble.

D'autres foyers-taudis continuent à fonctionner. Des éboueurs africains continuent à nettoyer les saletés de Paris et des manœuvres étrangers à accomplir leur besogne ingrate. Bref, la vie continue...

« Les coupables seront punis ». Est-ce le gérant du foyer ? Est-ce le propriétaire de l'immeuble ? Ne sont-ils pas, ces petits délinquants, à la mesure d'une trop bonne conscience pour qui de tels crimes ne peuvent être que le fait de « racaille » ?

Qu'elle soit punie ! Et les bonnes gens d'être satisfaits que tout soit rentré dans l'ordre. Ces voyous qui exploitaient ces pauvres noirs doivent être châtiés !

OR, dans le combat quotidien que nous menons au M.R.A.P. depuis des années à côté de nos amis, les travailleurs étrangers, il ne peut être question de se contenter de ces trop faciles accusés. Les vrais responsabilités, nous le savons, se situent à un autre échelon.

Lorsque le ministre des Affaires sociales et le directeur de la Population indiquent clairement que « la politique d'immigration doit être spécifique et sélective » et qu'elle doit « éviter la formation d'îlots ethniques inassimilables », faut-il en déduire qu'il faut refuser l'Africain comme ami, mais qu'on peut l'utiliser temporairement comme soutier le temps de profiter des forces de cet esclave des temps modernes. Autrement, comment expliquer cette attitude ambiguë qui confine au racisme ?

LORSQUE le Patronat emploie des millions de travailleurs étrangers qui tous auraient dû normalement transiter par l'Office national d'immigration, qui exige un logement pour chaque migrant, comment expliquer que seuls 18 % de ces ouvriers passent par l'O.N.I., mais que 82 % des migrants clandestins voient ultérieurement régulariser leur situation par les services officiels ? Qui profite de cette main-d'œuvre bon marché ? Qui est responsable de cette infraction qui prive les travailleurs étrangers du logement auquel ils ont droit ?

Lorsque les gouvernements des « pays exportateurs de main-d'œuvre » laissent partir leurs nationaux sans se soucier de leur protection, qui est responsable ?

Ce n'est pas en masquant les véritables responsabilités que l'on aboutit à de véritables solutions. Le M.R.A.P. ne s'y prêtera pas dans ce combat qu'il mène contre la xénophobie et le racisme.

Fred HERMANTIN.

Aubervilliers

L'EXCEPTION OU LA RÈGLE ?

Cinq hommes ont trouvé la mort. Cet accident est révélateur des conditions de vie des immigrés.

KAMARA Samba et Kamara Hamady, deux frères, tous deux mariés et pères de trois enfants, travaillant ensemble à l'hippodrome de Vincennes ; So Bocar, père d'un enfant, employé à la brasserie de la Comète à Pantin ; Konté Aliou, marié, père de deux enfants, employé par les Etablissements Siam & Dreyfus à Montreuil-sous-Bois ; Camara Amara.

Avaient-ils jamais imaginé mourir dans l'exil, ne plus revoir leurs parents, leur terre d'Afrique, le Sénégal pour les quatre premiers, la Mauritanie pour le cinquième ? Et le frère des deux premiers pouvait-il penser échapper à la mort en quittant Aubervilliers pour un sanatorium ?

Cinq travailleurs africains sont morts asphyxiés dans un pavillon d'Aubervilliers, dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier. Deux autres, MM. Sow Boulo, un Sénégalais, et Diami Faba, un Mauritanien, ont dû être hospitalisés.

Chacun payait 70 F par mois le droit de coucher à dix dans une pièce de 4 m² — sans chauffage, sans gaz, sans électricité. Sous le signe de la « Solidarité franco-africaine ».

Il faisait cette nuit-là - 3°. Ils grelotaient. Ils mirent un peu de charbon dans une vieille bassine, l'allumèrent. Ainsi ils auraient un peu de chaleur.

Leurs camarades devaient retrouver cinq corps le lendemain !

Le 19 décembre encore, la municipalité d'Aubervilliers avait réclamé du gérant, M. Abdoulaye N'Dao, qu'il fasse rétablir l'électricité, et alerté les services de contrôle compétents.

Pas plus que le gérant du « foyer » d'Ivry n'avait tenu compte des injonctions du ministre de l'Intérieur, M. N'Dao ne se soucia de la sécurité de « ses » locataires.

Le pavillon du 27, de la rue des Postes, avait été acheté par un M. Prosper Benghosi. En octobre dernier, une plaque était venue orner le portail : « Solidarité franco-africaine - Foyer ». Ils étaient une cinquantaine à vivre là, qui avaient, de plus, payé un « droit d'entrée » de 100 F.

Ainsi, peu à peu, des bidonvilles verticaux s'ajoutent aux dizaines de bidonvilles voyants, dont M. Michel Debré avait prévu, en 1964, la disparition en six ans. Il règne en ces endroits une atmosphère que seule la misère peut faire supporter. Ainsi à

Ivry, impression ou réalité, tout semble moisi ; ailleurs les rats s'enfuient à l'approche du visiteur.

Aubervilliers. « Un p'tit coin perdu tout au bout d'la misère », chantait voici quelques années Léo Ferré. La situation n'a-t-elle tellement changé ? Sur le territoire de la commune, il y a rien moins que 22 « foyers » non-officiels qui échappent à tout contrôle : 1 017 travailleurs s'entassent dans 236 chambres.

Le 10 janvier, plusieurs organisations, dont évidemment le M.R.A.P., avaient appelé à assister à la levée des corps à l'Institut médico-légal de Paris, et à se rendre au cimetière de Thiais.

Il faut dire ici, des manifestations s'étant produites en ces occasions, ce qu'il y a d'indécemment à vouloir exploiter politiquement la situation des travailleurs immigrés plutôt que de se solidariser réellement avec eux, en définissant d'abord les responsabilités.

Les morts d'Aubervilliers, est-ce vraiment un scandale accidentel ? Ou la conséquence d'une politique globale ?

Le danger est quotidien

« Des drames comme celui-là, il peut en arriver tous les jours à Ivry, comme à Clichy ou ailleurs », a dit justement Saly N'Dongo, président de l'Union générale des travailleurs sénégalais et secrétaire national du M.R.A.P.

Les travailleurs immigrés « deviennent la proie de leurs frères de race », écrit Rivarol (1). « car les horribles négriers des « foyers » sont tous ou des Nord-Africains ou des noirs, la pitié étant — ce que l'on oublie trop — un sentiment inconnu hors de l'Europe et de l'Amérique blanche » (!).

La belle argumentation ! C'est tout de même singulièrement restreindre les responsabilités en les attribuant aux seuls gérants — sans compter que M. Rebatet ne dit pas d'où il tient que tous « les horribles négriers » sont des Nord-Africains. Pour nous d'ailleurs, que d'« horribles négriers » soient noirs, nord-africains ou français n'augmente en rien leur responsabilité, ni ne la diminue.

Il faut poser la question clairement : où sont les principales responsabilités ?

Dans le communiqué qu'il a diffusé à la suite de la mort des cinq travailleurs



De gauche à droite, trois des cinq victimes dont nous avons pu nous procurer les photos : Kamara Hamady, So Bocar et Kamara Samba.

Ils vivaient là



Elie KAGAN

d'Aubervilliers, le M.R.A.P. a souligné la lourde part qui revient aux pouvoirs publics. « Il est inadmissible, disait-il, que l'économie nationale, qui tire des travailleurs étrangers les avantages que l'on connaît, ne leur consente pas des conditions de vie pour le moins décentes. »

M. Michel Massenet, directeur de la Population et des Migrations, a déclaré à propos du même drame : « Nous nous trouvons en présence d'une exploitation de l'homme par l'homme qui est inadmissible et contraire aux règlements et aux lois françaises. »

« En fait, a-t-il encore dit, l'immigration africaine est la dernière « immigration sauvage ». C'est la seule qui ne soit pas réglementée. Il faut que des accords interviennent entre la France et les gouvernements africains intéressés pour que des accords soient conclus sur le type de celui qui est intervenu, l'été dernier, avec l'Algérie. »

Mais on n'est pas assuré pour autant que les conditions de vie, en particulier en matière d'hébergement, s'amélioreraient ; la crise du logement, si elle atteint particulièrement les immigrés, est une crise nationale.

Par ailleurs le V^e Plan prévoit ce que M. Massenet nomme l'« immigration sau-

vage ». Il ne semble pas aussi que la condition des Algériens ait beaucoup évolué depuis l'accord sur la réglementation auquel il se réfère.

50 000 Africains en France

Pour ce qui concerne les seuls immigrés africains, ils sont environ 50 000 dont 20 000 dans la région parisienne (6 à 7 000 sont hébergés dans des foyers officiels, 2 000 dans des logements privés, 1 500 dans des hôtels, 1 500 dans des foyers non-officiels, 8 000 sont considérés comme population « flottante » par les services de la Préfecture). Ils arrivent en France à la cadence d'un millier par an. Ce chiffre souligne la carence des services officiels : même si cette immigration est « sauvage », pour reprendre le mot de M. Massenet, il paraît aisé de prévoir les structures d'accueil.

En novembre 1968, le directeur de la Population donnait quelques chiffres concernant le Fonds d'action sociale, organisme officiel principalement alimenté par les travailleurs immigrés eux-mêmes. Nous savions qu'en dix ans, de 1959 à 1967, le F.A.S. avait financé 50 013 lits et places en foyers d'hébergement et 7 000 loge-

ments. M. Massenet précisait devant le Comité Lyauté que les programmes annuels du F.A.S. sont d'environ 100 millions de francs et « se traduisent par le développement d'actions impliquant des concours tels que le volume général des crédits affectés à cette action sociale se mesure au chiffre de 300 millions de francs par an. 80 % de cet effort est orienté vers le logement ». 80 000 lits seront ainsi « en service » en 1972 tandis qu'on prévoit la livraison annuelle de plus de 1 500 logements.

Des questions sont posées

Il serait sans doute bon que les organisations syndicales, sinon même celles des travailleurs immigrés, les principaux intéressés, contrôlent la gestion du Fonds d'action sociale, les réalisations paraissant hors de proportion avec le budget du F.A.S.

Une récente proposition de loi, élaborée par le groupe communiste de l'Assemblée nationale, prévoit que « le patronat doit contribuer par priorité au financement de logements sociaux pour les travailleurs étrangers qu'il emploie ». Les auteurs du projet estiment que le gouvernement doit « débloquer des crédits supplémentaires » (« ces fonds proviendront exclusivement de prélèvements effectués sur les crédits affectés au secteur improductif dans le budget national »). Ils proposent enfin qu'on demande aux pays d'émigration une participation au financement de logements, ces Etats bénéficiant eux-mêmes, financièrement, de la présence en France d'une forte immigration.

Des questions sont posées, auxquelles il est urgent de répondre.

Réuni en congrès à la fin du mois de novembre, le M.R.A.P. avait tout particulièrement étudié la situation des travailleurs immigrés.

« A court terme, disait la résolution adoptée, il faut lutter pour : une politique d'accueil débarrassée des tracasseries administratives (...), la reconnaissance de l'existence et de la valeur des cultures des migrants (...), la participation des migrants à la vie économique et syndicale et le respect de leurs libertés individuelles, la participation des organisations représentatives des travailleurs migrants à la gestion du Fonds d'action sociale en vue, notam-

« Sales juifs ! »

A différentes reprises, « Droit & Liberté » a évoqué le scandale du « foyer » d'Ivry où sont entassés plusieurs centaines de travailleurs africains (1).

Dernièrement, un groupe d'enseignants et d'étudiants, trois écrivains, une trentaine de personnes environ, ont voulu se rendre compte par eux-mêmes de l'état des lieux et demander des explications aux propriétaires.

« A peine étions-nous rentrés chez ces derniers, nous a dit Michel Leiris, que j'entendis la fille de M. et Mme Moraël, une jeune femme, parler de « sales juifs » à notre sujet. »

« Hitler aurait bien dû continuer son travail », s'écria-t-elle.

D'explications sur la situation faite aux « hébergés », point !

Par contre, des appels « Au secours ! »

La presque totalité du groupe, 21 personnes, furent emmenées au commissariat d'Ivry, puis à celui du 13^e arrondissement.

Comme d'autres, Michel Leiris, le doyen du groupe, eut droit aux menottes et aux insultes.

La « garde-à-vue » dura 24 heures.

« Le souvenir que je garde, nous dit encore Michel Leiris, c'est celui d'une merveilleuse solidarité entre Africains et Français. »

Par les Africains en effet, Michel Leiris et ses compagnons avaient été chaleureusement reçus quand, chez M. et Mme Moraël, on regrettait le temps d'Hitler.

(1) Juillet-août 1969 notamment.



Immigrés et Français s'étaient rassemblés devant l'institut médico-légal à l'appel de plusieurs organisations, dont le M.R.A.P.

ment, d'une authentique politique de logement, la mise en place d'un statut social et économique qui garantisse l'égalité effective des droits des travailleurs migrants.»

DE FREQUENTS ACCIDENTS

Très régulièrement, la presse évoque les « accidents » survenus dans des bidonvilles ou des logements-taudis.

Dans une étude publiée en 1966, le Dr Charles Simonpoli avait relevé qu'en hiver « les asphyxies mortelles ou non sont monnaie courante. Des familles entières en sont victimes et les causes sont stéréotypées : le poêle porté au rouge pour obtenir une température convenable, l'absence d'aération, le cubage d'air insuffisant ».

Tout dernièrement encore une fillette a trouvé la mort dans un incendie au bidonville d'Argenteuil.

En été, l'absence de ventilation, l'exiguïté, le plafond bas, sont responsables de températures insoutenables : les nourrissons sont les premières victimes de cette situation, les coups de chaleur ne sont pas rares.

Le M.R.A.P. conviait enfin « toutes les organisations nationales de solidarité avec les travailleurs migrants et toutes les organisations de travailleurs qui, jusqu'à maintenant, ont suppléé dans la dispersion à la carence des pouvoirs publics, à unir leurs forces dans ce combat fraternel ».

Le drame d'Aubervilliers a révélé à beaucoup l'ampleur de la situation.

Lors de la conférence de presse organisée par l'Union générale des travailleurs sénégalais et le M.R.A.P., l'écrivain algérien Kateb Yacine, s'adressant aux Africains présents, leur disait qu'il n'y avait pas d'Afrique blanche et d'Afrique noire. Un autre Algérien, Mohammed Djeghri, responsable de la C.G.T., demandait à tous de se considérer comme partie de la classe ouvrière de France.

Le moment est sans doute venu que nous unissions tous nos efforts. Il s'agit maintenant d'affirmer une solidarité réelle avec les travailleurs immigrés, une solidarité qui ne peut être effective que dans une lutte commune : pour l'amélioration de la condition faite aux immigrés, pour le respect des droits de ces mêmes travailleurs.

Jacques TENESSI.

(1) 8 janvier.



L'Union générale des Travailleurs sénégalais, en collaboration avec le M.R.A.P., a organisé une conférence de presse pour alerter de nouveau l'opinion publique sur la condition faite aux travailleurs immigrés. De gauche à droite : M^{rs} Fred Hermantin, Saly N'Dongo et Charles Palant.

EUROPE

revue littéraire mensuelle

fondée en 1923



Parmi les derniers numéros spéciaux



Maupassant

12 F



Lamartine

15 F



Flaubert

15 F



Erasmus

Henri Hertz

15 F



21, rue de Richelieu, Paris (1^{er})
C.C.P. 4560 04 Paris

Nigéria

Fin d'une guerre civile

Le gouvernement de Lagos saura-t-il faire de sa victoire militaire une victoire humaine ?

APRES une guerre sans merci de plus de deux ans, le pouvoir qu'avait instauré le général Ojukwu au Biafra s'est effondré. L'affrontement aura fait des centaines de milliers de victimes et laissera des traces profondes dans les mentalités.

Le 8 janvier encore, M. Thant, secrétaire général de l'O.N.U., déclarait que l'Organisation internationale ne voulait pas « une répétition de la sécession katangaise ».

Le porte-parole du général Ojukwu répliquait aussitôt : « La manière honteusement partielle dont M. Thant a présenté le cas du Biafra a été largement dictée par son fascisme avéré ».

Mais au-delà des déclarations, c'est de la survie de ceux des Ibos regroupés au Biafra qu'il s'agissait, en même temps que de l'avenir d'un des Etats les plus importants d'Afrique.

Le Nigéria (965 000 kilomètres carrés) compte en effet 56 millions d'habitants répartis en 250 ethnies ; il produit du cacao, de l'arachide, de la houille, du cuivre, du caoutchouc, des minerais, du pétrole (30 millions de tonnes par an, 1,5 milliard de tonnes de réserve). La seule région biafraise produit 67 % du pétrole nigérien. C'est dans cette situation économique privilégiée que se trouve l'explication de l'intervention de certaines puissances étrangères dans le conflit nigérien. « La crise du Nigéria, que l'histoire a situé au cœur de l'ensemble colonial, ne pouvait laisser la France indifférente », écrivait l'an dernier la Revue de Défense nationale. La référence à « l'ensemble colonial » en dit long !

C'est en 1966 que le conflit a pris sa forme violente : le chef de l'Etat nigérien, le général Ironsi, un Ibo, proclame sa volonté de faire du pays un Etat unitaire. En mai de la même année, 30 000 Ibos sont massacrés par des Haoussas du Nord. Oppositions sociales et religieuses se mêlent : les féodaux se trouvent chez les Haoussas musulmans, les bourgeois chez les Ibos chrétiens ou animistes. En juillet, le général Ironsi est assassiné. Les pogromes se poursuivent. C'est alors l'exode de centaines de milliers d'Ibos vers le Biafra. Le 30 mai 1967, le colonel Ojukwu proclame l'indépendance. Quelques semaines plus tard, le gouvernement de Lagos décide de mettre fin à la sécession par les armes.

Les autorités de fait du Biafra ont toujours affirmé qu'elles avaient été contraintes à la sécession : le pouvoir central n'avait pas pu ou voulu pratiquer une politique réduisant l'opposition Haoussas-Ibos en s'attaquant aux féodaux du Nord.

Les dirigeants de Lagos proclamaient de leur côté leur volonté de maintenir — par tous les moyens — l'intégrité du Nigéria, et se défendirent de mener un conflit racial (de nombreux Ibos continuaient à vivre hors du Biafra).

Un danger pour l'Afrique ?

La plupart des pays africains soutenaient ce point de vue. Et pour cause ! L'Organisation de l'Unité africaine (O.U.A.) avait souligné, en 1963, la nécessité de préserver les frontières héritées de la colonisation. Elle entendait ainsi mettre l'Afrique à l'abri d'un morcellement dangereux. Mais ces mêmes pays ont souvent ignoré les différences — culturelles ou sociales — pouvant exister au sein de la population d'un même Etat.

Quelque opinion qu'on ait sur les problèmes du Nigéria en particulier et de l'Afrique en général, on ne peut qu'être anxieux quant à la situation des survivants du « réduit » biafrais.

A deux reprises, le général Effiong, successeur du général Ojukwu en fuite, a indiqué que la progression des troupes fédérales après qu'il ait ordonné un cessez-le-feu, provoquait la peur des populations qui continuaient de fuir.

Maintenant, le problème est là : le gouvernement de Lagos saura-t-il faire de sa victoire militaire une victoire humaine ?

Un immense élan de solidarité s'est manifesté à l'annonce du cessez-le-feu. C'est pour le général Gowon et ses amis, pour les Ibos, pour le Nigéria tout entier un capital précieux.

J.T.

MANUEL D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE TOME III (1715-1789) 30 F

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE



A propos des deux premiers tomes, une critique unanime :

LE MONDE :

« Ce livre vient à son heure... avec ses remarquables préambules historiques et linguistiques, ses notes sur l'évolution de la langue française... il apparaît comme un instrument de travail de grande qualité. »

LE NOUVEL OBSERVATEUR :

« L'Histoire littéraire de la France n'est pas un manuel « comme les autres », grâce à des notices explicatives et des tableaux synoptiques, la naissance des œuvres est située dans leur contexte politique, social et économique. »

L'HUMANITÉ :

« Relier la littérature à la vie, affirmer que l'esprit révolutionnaire n'est pas incompatible avec le respect des traditions culturelles nationales, voilà ce qu'a réussi à réaliser l'Histoire littéraire de la France, sous la conduite de P. Abraham, R. Desné et A. Übersfeld. »

Bon pour recevoir le Manuel, à retourner aux ÉDITIONS SOCIALES 168, rue du Temple - PARIS-III^e en joignant un mandat ou C.C.P. Paris n° 4209.70 de 33,40 F

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Profession _____

Sang et pétrole

ON reparle beaucoup, depuis la décision du gouvernement français de livrer des avions « Mirage » à la Libye et des munitions à l'Irak, de la politique officielle de la France à l'égard des pays du Proche-Orient et du conflit israélo-arabe (l'affaire dite « des vedettes de Cherbourg » est venue montrer que l'édifice gouvernemental n'était pas si monolithique qu'il paraissait). Mais on ignore souvent que cette politique est moins dictée par une quelconque sympathie pour l'une des parties en cause que par des impératifs économiques.

Le 28 septembre dernier, le gouvernement libyen faisait savoir que les accords concédant des bases militaires à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis ne seraient pas renouvelés. Le 5 octobre, il indique qu'il entend obtenir un relèvement du prix du pétrole brut. Les compagnies étrangères acceptent l'ouverture de négociations. M. Georges Pompidou allait bientôt évoquer les relations franco-libyennes. De son côté, La Nation écrivait : « La France, qui s'est interdit de vendre des armes à aucun des pays directement engagés dans le conflit, n'a de leçon à recevoir de personne, surtout lorsque ces leçons recouvrent le dépit de concurrents commerciaux évincés ». Il s'agissait bien de commerce.

Il serait absurde de nier la spécificité du conflit israélo-palestinien et plus généralement du conflit israélo-arabe. Mais les richesses du Proche-Orient, le pétrole tout particulièrement, suscitent les convoitises et entraînent des interventions plus ou moins directes et ceci de longue date (voici quelques années les « Marines » américains étaient intervenus au Liban).

« Les Etats consommateurs, écrit M. Henri Weiss dans « Le pétrole » (1), souhaitent que le calme règne au Moyen-Orient, que l'on continue à trouver chez lui un interlocuteur loyal et confiant et que les pays neufs conservent un esprit compréhensif pour leurs aînés ». Les Etats consommateurs partisans du « calme » ? Pour autant sans doute que leurs positions ne soient pas remises en cause ! On l'a bien vu en 1956 quand la nationa-

Morale et intérêts ne vont guère ensemble

lisation du Canal de Suez par l'Egypte a provoqué l'aventure franco-anglo-israélienne.

La production de pétrole brut dans cette région représente environ 30 % de la production mondiale. Un observateur, M. V. Perlo, a établi « le rapport des forces entre les principales sociétés productrices classées selon leur « nationalité » pour l'ensemble Moyen-Orient-Maghreb sur la base de la production de 1966 » (2) : Etats-Unis : 55,3 % ; Grande-Bretagne-Hollande : 29,7 % ; France : 9,2 % ; Japon : 1,7 % ; Autres : 4,1 %. En 1966, 172 millions de tonnes de pétrole avaient transité par le canal de Suez...

La moyenne des bénéficiaires

Les bouleversements qui surviennent dans la région, bouleversements s'accompagnant toujours de revendications sur le pétrole national, ne peuvent pas laisser ces sociétés indifférentes. Elias Gannage notait à leur sujet (3) : « Elles sont prises entre deux étau, celui de la pression pour la baisse du niveau des prix et celui d'un abandon plus grand de leurs profits aux Etats ». Les bouleversements sont toujours suivis d'offres plus ou moins publiques de la part des compagnies concurrentes. Et de déclarations d'amitié venant des quatre coins du monde occidental.

L'an dernier, une personnalité marocaine, Ali Yata, emprisonné depuis, relevait qu'en 1964, « les investissements privés directs américains dans le Tiers-Monde se sont accrus de 900 millions de dollars (y compris les bénéficiaires réinvestis) ». Concernant le Proche-Orient, il soulignait que



En 1956 déjà, les raffineries de Port-Saïd étaient particulièrement visées.

« l'odeur de pétrole imprègne tous les conflits, toutes les interventions dans cette région du globe », la moyenne des bénéficiaires réalisés par les sociétés pétrolières atteignant 80 % du prix de vente.

Au Proche-Orient, des populations s'affrontent. Mais il est évident que si des intérêts économiques ou stratégiques étrangers n'étaient pas en cause, leurs problèmes pourraient être résolus moins difficilement.

On a remarqué qu'à la conférence de Rabat l'un des chefs d'Etat arabes le plus farouchement opposé à une solution politique du conflit israélo-arabe était celui-là même dans le pays duquel les intérêts des compagnies pétrolières anglo-américaines étaient solidement installés : le roi Fayçal d'Arabie saoudite.

Dans le gigantesque mouvement qui secoue les pays du Tiers-Monde, particulièrement les pays arabes, il est extrêmement difficile de découvrir qui soutient réellement qui.

Des déclarations officielles peuvent varier dans le temps. Elles sont déterminées par les intérêts du moment, par la possibilité de l'ouverture de nouveaux marchés.

Dernièrement, M. Aba Eban, ministre des Affaires étrangères d'Israël, parlait du manque de « conscience morale » de la France. En France comme ailleurs, morale et pétrole ne vont guère ensemble.

Henri DUVAL

(1) Ed. du Seuil.
(2) La Vie internationale, décembre 1967. Cité par Jacques Couland dans « Israël et le Proche-Orient arabe » ; Editions sociales.
(3) Tiers-Monde, avril 1960.

Les hostilités ... en France

Le M.R.A.P. a signé, avec d'autres associations et des personnalités diverses, l'appel suivant, qui a été rendu public en décembre dernier. Un tract s'inspirant de ce texte a été diffusé dans la dernière période par le comité du M.R.A.P. qui vient de se constituer à la Faculté de Censier.

La guerre continue à faire rage, sous des formes plus ou moins larvées, plus ou moins ouvertes, au Moyen-Orient, entre Israéliens, Palestiniens, Arabes. Les « incidents », les actes qualifiés, selon les parties en cause, de terroristes ou de guérilla résistante, les opérations militaires se multiplient.

Il est normal que ceux qui, dans le monde, se sentent liés d'une façon quelconque à l'un ou l'autre des belligérants, fût-ce d'une manière très ténue, s'émeuvent, déplorent les pertes humaines subies, craignent la menace d'autres pertes. Leur sensibilité particulière peut les amener à défendre peu ou prou les thèses de l'un ou l'autre des belligérants, à prendre parti nettement et à s'identifier avec eux.

Si compréhensibles, psychologiquement, que soient ces attitudes, il est indispensable qu'ici en France, elles ne conduisent pas à

un prolongement de la guerre moyen-orientale sous forme de petits conflits entre communautés, groupes, individus arabes ou juifs. De récents incidents au cours de réunions publiques et d'autres plus anciens peuvent faire craindre une telle évolution. Or, comme toute guerre finit un jour par la paix et que nul ne peut envisager la disparition des Arabes ou des juifs, il est bien certain que des rapports devront se maintenir entre les uns et les autres. Il faut espérer qu'un jour, pas trop lointain, ils seront, comme ce fut souvent le cas dans le passé, fraternelles. Il n'y a rien à gagner à ce que ces rapports deviennent hostiles de façon systématique, sauf pour les racistes et fascistes de tout acabit, heureux de profiter de ce clivage entre groupes humains et même désireux de l'élargir, car il peut contribuer à amener en France un climat de petite guerre civile perpétuelle qui, par

réaction, donnerait beaucoup de chances à l'instauration d'un régime de type fasciste. Il faut que les controverses, si ardentes soient-elles, si passionnées que la situation au Moyen-Orient les rende, ne tournent pas à la bagarre. Peut-être même si, ici, elles peuvent se dérouler, contribueront-elles à une meilleure compréhension réciproque des deux groupes en lutte en Orient et à une solution acceptable par tous sans trop de catastrophes.

Etudiants et travailleurs, juifs et Arabes, les signataires ne vous demandent pas de renier les sentiments, les idées, les revendications que vous pouvez avoir, mais ils vous adjurent de renoncer à la violence dans vos réunions et vos rencontres, de rechercher et de développer toutes les possibilités d'échange, de confrontation pacifique des points de vue.

Confusions

MINUTE s'était fait une spécialité du racisme anti-arabe.

Il ne se passait jamais bien longtemps jusqu'ici sans que les Nord-Africains soient accusés par cette feuille d'être la cause de tous les maux que la France peut connaître.

En 1966, on s'en souvient « Minute » avait tenté de dresser la population contre les travailleurs nord-africains à l'occasion d'un viol, viol qui se révéla d'ailleurs imaginaire.

LA DROITE EN FRANCE
TIXIER-VIGNANCOUR S'EXPLIQUE

minute

LES FRANÇAIS EN ONT ASSEZ LES VIOLS NORD-AFRICAINS

Le martyr de la fillette de Bagneux • Des récits révoltants venus de toute la France • Les vrais racistes • Attendons qu'explode la colère populaire ?

UN SURPRENANT RÉCIT HISTORIQUE QUAND HITLER OCCUPAIT UN COIN D'ANGLETERRE

CARREFOUR des Idées
des arts des lettres des sciences

M. Raymond Cartier menace et lance un ultimatum...

LES JUIFS DISPOSENT

aussi dans le monde

D'UNE CERTAINE INFLUENCE

ET CEUX QUI L'ONT BRAVÉE

L'ONT TOUJOURS PAYÉ TRÈS CHER

M. Raymond Cartier, en le fait, s'y ne pas - comme on dit - avec le... des de la... Ses propos sont sans ambiguïté mais il est dommage qu'il n'ait pas été jusqu'ici encore plus précis. Qu'est-ce qu'il par cette... certaine influence des Juifs dans le monde - ? Il serait intéressant notamment pour la France d'avoir des détails sur l'emploi de cette... influence... Il faudrait faire l'inventaire... des moyens qui ont servi de cette... influence - pour bien comprendre la portée réelle de la menace lancée par M. Raymond Cartier lorsqu'il dit : « Ceux qui l'ont bravée l'ont payé très cher... »

révélées bien faibles dans le passé - a cru pouvoir, au micro de Radio-Luxembourg, reprendre le thème (bien connu) des « juifs, maîtres du monde ».

« Carrefour » n'a évidemment pas manqué d'utiliser les propos de M. Cartier...

On le voit, cette presse veut à toute force semer la confusion : « Des viols nord-africains », « Les bateaux juifs », « Les juifs disposent »...

Est-il possible qu'Arabes et juifs ne distinguent pas où sont leurs ennemis communs ?

BEN BARKA
ON ENTERRE ET POURTANT...

minute

L'AFFAIRE DES BATEAUX JUIFS

- Un coup bien joué
- Le gouvernement ridiculisé
- Des connivences haut placées
- Pompidou tempête

LA MUSIQUE A L'HEURE QUE VOUS AVEZ CHOISIE...



Vous serez réveillé, en musique, à l'heure que vous aurez choisie, grâce à ce poste de fabrication soviétique de haute qualité (sept transistors, grandes et petites ondes, étui de cuir). Il vous rappellera l'heure des coups de téléphone que vous avez à donner et « pensera » à l'émission que vous voulez entendre.

- Il possède ces qualités bien que peu encombrant (121 x 77 x 36 mm) et léger (400 g).
- Il vous sera envoyé, sous emballage protecteur, au prix spécial de 165 F (frais d'expédition compris).

Commande à adresser à :

PAN-EUROPEAN
44-46, boulevard Magenta
Paris (10^e)

Règlement par chèque bancaire, mandat-poste ou chèque postal (C.C.P. 2962-22 Paris).

(Se recommander de « Droit et Liberté »)

L'OFFICIEL DU PRET A PORTER

est la REVUE PRESTIGE de la profession

Sa présentation, sa qualité, l'importance de sa diffusion en font un support publicitaire INDISPENSABLE pour votre maison.

CHARLES MANDEL, 17, Faubourg Montmartre - Paris-9^e

*Des amis
à votre
service...*

Un technicien
vous conseillera

LE REFUGE

Ski, camping, tennis, équitation

44, rue Saint-Placide - Paris-6^e
222-27-33 Catalogue franco

POUR LA RETRANSCRIPTION INTÉGRALE
DE VOS CONFÉRENCES, CONSEILS D'AD-
MINISTRATION, ASSEMBLÉES GÉNÉRALES,
DÉBATS, TABLES RONDES, ETC.

faites appel à une

STÉNOTYPISTE PROFESSIONNELLE

Mme LOYER, 12, rue de Nancy - Paris-10^e
BOT. 82-39

Toute la maille

TRICOSIM

Garnitures, bords côte, synthétiques,
acryliques, laines, etc.,
pour fabricants d'imperméables,
anoraks et blousons, été et hiver.

41, rue du Sentier - Paris-2^e
Tél. 488-82-43

Vente détail - Prix de gros
CONFISERIE
BISCUITERIE - CHOCOLATERIE
ARTICLES BAPTÊMES
MARIAGES - COMMUNIONS
Tout pour l'apéritif

BRÛLERIE SAINT-DENIS
163, rue Saint-Denis - Paris-2^e
Tél. : 231-38-70 - 231-77-81

Vietnam

Exterminer par tous les moyens

L'armée américaine utilise des produits chimiques
pour détruire rizières, jardins et vergers

KEYSTONE



Les moyens «classiques» ne suffisent plus.

CETTE guerre à caractère raciste d'une énorme puissance militaire contre un petit peuple qui mène la guérilla constitue le banc d'essai d'une incroyable variété de gadgets meurtriers et de techniques de terreur et de dévastation.

On connaît déjà les bombes explosives de plus d'une tonne qui font d'énormes cratères, ébranlent profondément le sol et font s'écrouler à distance les abris de terre ; les bombes à fragmentation d'où s'échappent 90 000 billes comme autant de balles de fusil, les bombes magnétiques qui n'explorent qu'à l'approche d'objets métalliques ; les bombes à retardement dont on déclenche l'explosion à distance au moment opportun ; les bombes au phosphore qu'on utilise lorsque le vent violent qui vient du Laos peut attiser les flammes ; la « plante tropicale » : qui ressemble à un petit aloès dissimulent une sorte de talkie-walkie et que l'on jette dans les zones forestières où l'on veut déceler la présence humaine, le passage des véhicules ; le napalm aux brûlures atroces, etc.

70 % du territoire

La même ingéniosité préside à l'étude et à l'utilisation des produits chimiques qui complètent l'arsenal de cette guerre d'extermination. Leur emploi, disent volontiers les stratèges des U.S.A., n'est limité que par les possibilités en avions spéciaux et en personnel « qualifié ».

Lors des récents conversations d'Helsinki sur les armements stratégiques, Washington a fait savoir que ses forces armées n'utiliseront pas les agents biologiques. Par contre, les U.S.A. refusent de renoncer à la fabrication et à l'emploi à usage militaire des produits chimiques et des gaz dits incapacitants, les prétendant uniquement stratégiques.

Il s'agit dès lors pour le Pentagone, derrière cette hypocrisie, de pratiquer l'application massive, scientifiquement étudiée, de moyens nouveaux d'extermination. Cela s'ajoute donc aux « armes classiques », aux bombardements « au tapis » des B52 qui ont semé 848 000 cratères en 1967 et 2 600 000 en 1968, transformant ainsi de vastes régions du Sud-Vietnam en paysages lunaires.

En 1969, tout le potentiel militaire qui s'abattait sur le République démocratique du Vietnam a été en plus reporté au sud après l'arrêt des bombardements au nord.

On évalue à 70 % du territoire de ce pays la surface ainsi meurtrie, dont 12 % par les produits chimiques, d'après les Américains eux-mêmes.

Cancers et malformations

Ces produits sont essentiellement des défoliants. Leur épandage a pour but théorique de dégager les voies de communication et comme but avoué d'affamer les populations en détruisant rizières, jardins et vergers et en polluant les cours d'eau.

On se souvient de l'inquiétude provoquée chez nous lors de l'incident du Rhin : des traces de produits toxiques avaient détruit tous les poissons du fleuve. Et on se souvient de l'émotion causée par la nouvelle des malformations dues à la thalidomide. Ici c'est à l'échelle de tout un pays que risquent de s'étendre des phénomènes identiques, mais cette fois, les produits toxiques sont volontairement et massivement répandus.

Nous ne citerons que le cas du 26465-T. Cet « herbicide » (acide trichlorophénoxy-acétique) a été interdit aux U.S.A. pour l'usage agricole en raison de sa toxicité. Selon des rapports publiés par l'Institut national américain du cancer, il produit deux sortes d'effets à certaines doses chez l'animal :

- une augmentation de l'incidence du cancer ;
- une augmentation du nombre des malformations fœtales.

L'expérimentation sur rats et souris a donné des résultats formels (1).

De l'aveu même des journaux saïgonnais, il y a des cas assez nombreux d'enfants nés malformés dans les zones atteintes par l'épandage du 26465-T. De plus, de tels produits imprègnent terre et végétaux, polluent les eaux, et leur taux s'élève au fur et à mesure d'un cycle biologique : insectes-poissons-mammifères et hommes. On ne peut prévoir ni l'étendue, ni la durée d'un tel danger.

Les gaz aussi sont utilisés au Sud-Vietnam. « Inoffensifs » bien sûr ! Citons le C.S. : dans les conditions de son emploi là-bas, ce n'est plus un gaz lacrymogène. En effet lors des ratissages quotidiens, il est pulvérisé ou jeté à la grenade dans les abris souterrains où se réfugie la population ; en atmosphère réduite et à doses fortes, il devient un véritable gaz asphyxiant, responsable de nombreuses morts. Le Dr Alje Vennema, médecin canadien, de retour du Vietnam, lors d'une récente conférence de presse à Paris, a exposé son expérience personnelle : dans l'hôpital canadien de Quang Ngai, sur 30 cas qu'il a lui-même traités, il a observé 9 décès dans un syndrome asphyxique et toxique. Mais la plupart des victimes ne parviennent évidemment pas à l'hôpital.

Un devoir évident

La résistance victorieuse du peuple vietnamien à l'énormité des moyens mis en œuvre pour l'écraser nous fait mesurer son courage et son intelligence, et aussi à quel point nous sommes tous concernés : soutenir ce peuple, lui adresser par l'aide sanitaire un témoignage concret de solidarité est un devoir évident (2).

Dr Henri CARPENTIER.

(1) Revue « Scientific Research », 10 nov. 1969.

(2) L'Association médicale franco-vietnamienne, 13, rue Payenne, Paris-III^e, a lancé une souscription pour l'aide médicale urgente aux services de santé du Gouvernement révolutionnaire provisoire. Son premier bilan sera fait le 7 février, date du Têt (nouvel an vietnamien). Nous espérons que ce bilan nous permettra d'adresser par les moyens les plus rapides une demi-tonne de quinine, 300 000 flacons de pénicilline à 1 million d'unités, 10 000 flacons de tétracycline, 10 000 flacons de terramycine. Tout cela est d'ores et déjà commandé. Nous espérons aussi pouvoir ajouter 200 boîtes chirurgicales.

Un compte spécial : « Campagne d'urgence, C.C.P. Dr Carpentier Paris 6256 », a été ouvert à cet effet.

On peut également adresser les dons au M.R.A.P., 120, rue Saint-Denis, Paris-2^e, C.C.P. 14.825-85 Paris.

LES ÉDITIONS DU PAVILLON

Directeur-gérant : Roger MARIA

5, rue Rollin, PARIS-5^e - Tél. : 326-84-29

En souscription

LE MATÉRIALISME HISTORIQUE DANS L'ÉTUDE DU DROIT

par Georges SAROTTE

Préface de Maurice BOUVIER-AJAM,

Directeur de l'Institut de Droit Appliqué

- Un volume de 312 pages (format 23 x 15).
- Prix de souscription (port et frais d'emballage à la charge de l'éditeur) 27 F
- L'ouvrage sera mis en vente à 33 F en librairie.
- Il sera envoyé aux souscripteurs dans les huit jours qui suivront la réception du versement.
- Prière d'employer le bulletin de souscription ci-dessous.

Georges Sarotte est l'un des avocats honoraires les plus âgés de France et il porte allègrement ses 92 ans. Martiniquais très cultivé, il est au service des syndicats ouvriers depuis le début du siècle avec une constance qui ne s'est jamais démentie.

Ce gros ouvrage qu'il offre à la réflexion des hommes d'aujourd'hui est le premier et le seul travail de fond en langue française où se trouve étudiée la philosophie du droit à la lumière du marxisme.

Je, soussigné,
Nom (en capitales) : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Déclare souscrire à _____ exemplaire (s) du livre « Le Matérialisme historique dans l'étude du droit », de Georges Sarotte.
Ci-joint un chèque postal trois volets (Les Editions du Pavillon, 5, rue Rollin, Paris-V^e, n° 10 865-02) ou bancaire (prière d'éviter tout autre mode de paiement) de _____ représentant le montant de ma souscription.

Date : _____ Signature : _____

Diffusion pour MM. les Libraires : ODÉON-DIFFUSION, 24, rue Racine, PARIS-6^e

Sangène

**BAS-SLIP
COMBINÉ**

Sangène

ELASTIQUE
INDEMAILLABLE
ou
MAILLE LISSE
EXTRA-SOUPLE

Sangène

à partir de
5 frs

Distribution : Sangène - Mercier : NS. Bouly, 71, rue de Provence, Paris-9^e -
Tél. : 744-67-59.

ÉDITIONS RATIONALISTES

16, rue de l'École-Polytechnique, Paris-5^e - C.C.P. Paris 18 378-84

**A OFFRIR
POUR LES JEUNES
DE 10 A 15 ANS**

LÉGENDES JUIVES ET CHRÉTIENNES
par Jacqueline Marchand, Préface de Vercors

Nous avons cherché dans ce livre à répondre au besoin souvent exprimé, de faire connaître à nos enfants, les origines de cette civilisation judéo-chrétienne dans laquelle nous sommes plongés, même si nous en refusons la théologie.

Dans un style direct et vivant, non dénué d'humour, l'auteur présente en une vingtaine de chapitres illustrés par des reproductions d'œuvres d'art, les scènes les plus célèbres de la Bible, en situant dans un contexte historique ou légendaire l'épisode raconté.

Un beau volume, 200 pages, relié, 24 F (port 1,70 F)

LE DOSSIER JUIF
par Guy Fau

C'est à une longue incursion dans le passé que nous invite l'auteur, qui a essayé en historien, de remonter aux sources de l'antisémitisme à partir de l'Antiquité grecque et romaine, puis au cours du Moyen Age chrétien, en essayant de dégager dans ce passé les racines de ce que Jules Isaac appelait « L'Enseignement du mépris » et qui a préparé le terrain au racisme moderne.

Ce n'est pas un livre polémique, mais un ouvrage de réflexion, qui s'efforce de présenter les résultats d'une enquête rationnelle.

Un volume 288 pages, 15 F

LA GAMINERIE

137, boulevard Saint-Germain



PARIS, ROME, GENÈVE, MONTRÉAL

Algérie

Pourquoi ces émigrants ?

Le chômage rural est commun à tous les pays du bassin méditerranéen. Réforme agraire et industrialisation peuvent renverser la situation.



DANS son livre, « *L'Agriculture algérienne et ses perspectives de développement* » (1), Tami Tidafi expose les problèmes de développement de son pays d'une manière concrète : celui de l'Algérie exige une analyse exhaustive de la situation actuelle, seul moyen qui permet de formuler des propositions valables pour l'avenir. C'est d'ailleurs à ce titre que le livre se révèle d'un intérêt permanent et durable.

Le pourquoi et le comment

A l'heure où l'opinion publique est de plus en plus sensibilisée par la condition de vie des travailleurs immigrés, Tami Tidafi nous explique le pourquoi et le comment de ces migrations de la seconde moitié du XX^e siècle. L'origine de l'afflux de la main-d'œuvre étrangère en France et dans les pays d'Europe occidentale, c'est avant tout le chômage rural, problème commun à tous les pays sous-développés, ceux du bassin méditerranéen en particulier. Ces hommes qui émigrent et qui contribuent à la prospérité des pays industriels par leur labeur et par leurs sacrifices (il n'y a qu'à voir leurs conditions de vie et le niveau de leurs salaires) sont venus apporter une force de travail qui, autrement, serait en déperdition du fait de ce chômage rural.

Cette perte pure et simple, source de richesse pour les pays déjà riches, est un facteur d'appauvrissement pour les pays sous-développés. Il faut donc mettre fin au chômage rural. Pas seulement pour des raisons de justice sociale et d'équité mais aussi pour stimuler l'économie nationale. L'exemple algérien est de ce fait valable pour la plupart des autres pays sous-développés. Pourquoi ? Parce que la réforme agraire représente la libération d'une force de travail qui ne trouve pas son emploi, et est obligée de rester inerte ou d'émigrer. Redistribuer des terres ce n'est pas seulement donner du travail ou augmenter la taille des exploitations de ceux qui n'ont pas assez de terres ; c'est libérer une force de travail qui produira en fonction de ses besoins économiques et alimentaires propres et de ceux du pays. Inutile de souligner que l'agriculture algérienne a justement besoin de cette réadaptation.

L'auteur a évité un écueil majeur. Même si l'agriculture constitue le secteur dominant d'un pays sous-développé, il s'est bien gardé de se cantonner dans une optique purement « sectorielle ». Il propose également des solutions pour industrialiser le pays. Non pas d'un point de vue abstrait et, en fin de compte, plus ou moins illusoire : il faut que l'économie « avance des

deux jambes », agriculture et industrie. Comment parvenir ? En stimulant l'industrie alimentaire, par exemple : ceux qui ont l'habitude de manipuler des produits agricoles pourront aussi les manier industriellement. Mais, ce faisant, ils entrent dans un circuit nouveau qui stimulera la croissance des autres branches. Tami Tidafi, soucieux de l'industrialisation de son pays, n'oublie jamais qu'il a affaire à une économie agricole. Beaucoup d'économistes l'oublent souvent.

Les autres pays sous-développés

« Œuvre de mérite », c'est ainsi qu'Alfred Sauvy a qualifié le livre de Tidafi. Ce livre est complet : le secteur autogéré n'échappe pas non plus à une critique constructive : nécessité de reconversion des cultures (pour ne pas citer le cas du vin algérien), amélioration de la gestion, et rétrospective historique. C'est une contribution majeure que Tidafi a faite à l'étude de l'agriculture algérienne. Par-delà cette dernière, ce sont les autres pays sous-développés qui peuvent en bénéficier.

Erwin RAMEHDAN.

(1) Ed. Maspéro.

Sympathiser avec le M.R.A.P.
c'est bien mais insuffisant.

ADHÉREZ AU M.R.A.P.

**DEMANDEZ
LA CARTE
1970**

PIEDS SENSIBLES

Les chausseurs du super-confort et de l'élégance

Choix UNIQUE en CHEVREAU, en SPORTS et en TRESSE MAIN

Femmes du 35 au 43 — Hommes du 38 au 48

6 largeurs différentes

(9^e) GARE SAINT-LAZARE, 81, rue St-Lazare (M^o Saint-Lazare - Trinité)
(6^e) RIVE GAUCHE, 85, rue de Sèvres (M^o Sèvres - Babylone)
(10^e) GARE DE L'EST, 53, boulevard de Strasbourg (M^o Château-d'Eau).

Magasins ouverts tous les lundis

Noms de l'Homme

NIGGERS, « wogs », « chinks », « nhaqués », « bicots », « crouillats », « chinetoques »... Vous êtes tous les noms — et le visage multiple et simple de cet espoir à notre devenir, que nous sommes de l'Occident à l'Orient — n'est-ce pas Tagore ! Le **Bien Aimé**. Car **voici l'homme** flagellé par le mépris des hommes ; l'exigence pourpre, aux yeux vidés de voir, de faire face à l'Homme. Car voici en crachats tous les noms de notre honte appliquée à se justifier.

Combien il est atteint celui que ce besoin dévore ! Il fait son orgueil de son abaissement et c'est pourquoi sa vanité s'égare poisseuse dans la plus profonde cruauté. Cela prend nom Song-My. Suite des noms très sombres : Nach und Nebel. Mais ceux-là et d'autres répètent seulement sur l'aujourd'hui, tous les noms qui pèsent sur la mémoire et le destin de l'homme. Infiniment, je vous respecte « chinetoques », « crouillats », « bicots », « nhaqués », « chinks », « wogs », « niggers », mes frères, et noms de l'homme de soi-même martyr.

Jean CUSSAT-BLANC

en bref

Vrai ou faux ?...

On attend d'un magistrat, d'un professeur une certaine rigueur dans l'analyse et dans l'information, surtout si le magistrat et le professeur se confondent dans une même personne.

Dans une longue étude sur les incidences de la pratique religieuse en matière de divorce, paru dans la « Gazette du Palais », M. Pierre Barbier qui signe l'article, fait allusion à la campagne antisémite d'Orléans. « ... **Pendant l'année 1969**, écrit-il, **certaines commerçants israéliètes, en province (et spécialement à Orléans) ont été inquiétés, voire boycottés systématiquement par une partie de la population, en tant que tels, sous le prétexte VRAI OU FAUX** (souligné par nous) **que l'un d'entre eux aurait commis des faits regrettables.** »

Au figuré « gazette » signifie « personne très bavarde ». L'on sait à quels excès conduisent les bavardages !

Etrangers s'abstenir

Un pharmacien décide de s'absenter huit jours entre Noël et le Jour de l'An. Rien de plus normal. Il a besoin d'un remplaçant quelques heures par jour pendant cette période. Il fait une demande à l'Association des étudiants en pharmacie ; tout est toujours très normal.

Mais ce pharmacien, M. O.-C... a des exigences. A la question : « Désirez-vous un homme ou une femme ? », il répond : « Indifférent, mais Français », le dernier mot bien encadré, sans doute pour que son souhait soit respecté !

M. O.-C. aurait-il les mêmes exigences envers sa clientèle ? On dit communément que l'argent n'a pas d'odeur. Aurait-il une couleur, ou une nationalité pour ce pharmacien du 10^e arrondissement dont nous tenons l'adresse à la disposition de nos amis de ce quartier ?

Un tailleur

Dans ses mémoires, le maréchal Vorochilov, président de l'Union soviétique de 1953 à 1960, qui vient de mourir, relate comment, alors qu'il était recherché par la police tsariste, il fut caché et sauvé par un tailleur juif. Dénonçant les excitations antisémites de cette époque, il commente ainsi cet épisode : « **A qui profitaient les appels aux travailleurs russes contre les travailleurs juifs, pourquoi les pogroms antisémites, les passions antijuives ? Ce tailleur était-il mon ennemi ? Quel mal m'avait fait cette famille laborieuse ?** »

Morton Sobell et les Panthères Noires

« **L'action pour la paix, les Panthères noires, la jeunesse, les intellectuels : autant d'éléments utilisés et présentés dans ce procès comme les destructeurs de l'« American way of life »...**

« **Tous ces hommes, de conscience, ont commis le crime de refuser la guerre et l'injustice. Dans les prochaines années, beaucoup reconnaîtront leur courage et leur clairvoyance. Alors, les faits superficiels qui sont exploités dans ce procès, les cheveux longs, les barbes... ne seront plus considérés comme les causes, et la nature politique de ce procès sera flagrante...** »

Ce procès, dont parlent Morton et Helen Sobell dans un appel d'aide financière aux accusés est celui des Panthères noires qui s'est ouvert à Los Angeles et à Chicago.

Le climat qu'ils décrivent évoque celui de l'affaire Rosenberg, qui valut à Morton Sobell une condamnation à trente ans de prison. (Il a été libéré par anticipation l'an dernier.)

Inculpés sous divers prétextes, ces hommes et ces femmes sont pour plusieurs d'entre eux les survivants des raids policiers effectués au siège de l'organisation.

Vingt-huit dirigeants des « Panthères noires » ont été abattus depuis 1968. Parmi eux, Bobby Hutton, dix-sept ans, Fred Hampton assassiné le 3 décembre dans son lit, Mark Clark, abattu à travers sa porte. Ainsi tous les fondateurs du parti sont soit morts, soit en prison, soit en exil.

Des faits qui...

● **Après l'attentat perpétré le 18 janvier contre une école de l'Alliance israélite universelle dans le quartier juif de Beyrouth, une délégation s'est rendue auprès du grand rabbin pour lui témoigner la réprobation du gouvernement libanais. Dans le même temps, un porte-parole de l'Organisation « El Fath » dénonçait cet attentat.**

● Un nouveau procès de criminels de guerre nazis s'est ouvert devant les cours d'assises de Munich et de Kiel. Les inculpés sont accusés de complicité de meurtre dans l'extermination de plusieurs milliers de personnes en U.R.S.S. et en Pologne au début de 1941.

● **La progression de la criminalité à New York s'est accrue de 7,7 %, et de 30 à 40 % à Washington, par rapport à 1968.**

● Dans le budget 1970 du Portugal, 58 % des « Dépenses extraordinaires » sont consacrées à la guerre coloniale et à la répression, soit une augmentation de dix millions d'escudos par rapport à l'an dernier.

● Dans le « Bulletin d'information » du gouvernement fédéral allemand, M. Brandt écrit : « L'Allemagne fédérale ayant érudé une rupture radicale avec le passé, elle n'est pas armée totalement contre une rechute dans le nationalisme. »

● Vingt-huit écoles de l'Alliance israélite universelle fonctionnent au Maroc (6 762 élèves), trois en Tunisie (1 493 élèves), trois au Liban (847 élèves) et une en Syrie (456 élèves).

● Un bilan publié par le ministère français de la Défense nationale indique plus de 1 300 morts pour les six premiers mois de l'intervention française au Tchad parmi lesquels 1 269 « rebelles », 40 membres des forces gouvernementales tchadiennes et sept militaires français.

● Le gouvernement du Ghana vient de procéder à l'expulsion de près d'un million de Togolais, Nigériens, Nigériens, Maliens dont certains vivant dans le pays depuis plusieurs générations. Ce qui contraste avec le panafricanisme de N'Krumah.

Cet exode forcé qui jette des familles entières sur les routes aura des répercussions sur l'unité africaine et sur le développement économique du Ghana.

... **donnent à penser**

Boucs émissaires

Sur le thème « tuberculose, problème mondial », le Comité antituberculeux d'entraide et d'éducation sanitaire, a organisé une vente du timbre antituberculeux, du 15 novembre au 15 décembre 1969.

Dans la lettre adressée aux éventuels souscripteurs, parmi divers arguments pour expliquer cette campagne, le choix du thème est ainsi justifié : « **Aujourd'hui l'intensification des échanges de population (travailleurs migrants, etc...) fait que personne ne peut se sentir à l'abri d'une maladie contagieuse comme la tuberculose.** »

Il est certain que la rapidité des moyens de locomotion moderne, la fréquence des échanges favorisent les épidémies. L'explication donnée aurait été cependant plus complète et plus honnête, si elle avait tenu compte de la réalité : les travailleurs migrants sont soumis à des contrôles sanitaires à leur entrée en France ; mais victimes de mauvaises conditions de vie, de logement et du climat, c'est généralement en France même qu'ils contractent la tuberculose.

Appeler à souscrire pour le timbre antituberculeux ne justifie en aucune manière la recherche d'un bouc émissaire.

Une référence

Un procès en cours pour plagiat — les éditions Julliard accusent « Et la Terre sera pure », de Silvain Renier, d'être une contrefaçon de « Médecin à Auschwitz » qu'ils avaient publié en 1961 — sert de prétexte à l'hebdomadaire « Valeurs actuelles » pour remettre en question, sinon l'existence, du moins l'activité de chambres à gaz à Dachau et leur capacité d'absorption. Cette thèse toujours en vigueur dans certains milieux de l'extrême droite, était celle de Paul Rassinier, qui est d'ailleurs cité en référence à la fin de l'article de « Valeurs actuelles ». Rappelons simplement que peu avant sa mort, Paul Rassinier, qui écrivait dans « Rivarol » sous le pseudonyme de Jean-Pierre Belmont avait été condamné, sur plainte de l'Amicale d'Auschwitz, pour apologie de crimes de guerre et diffamation envers les déportés.

Le sort des victimes innocentes

A l'occasion du 21^e anniversaire de la déclaration universelle des droits de l'homme, Mme Angie Brooks, présidente de la 24^e Session de l'assemblée générale de l'O.N.U., a déclaré : « **Aujourd'hui les peuples du monde entier sont préoccupés et le disent, par le sort des victimes innocentes de la discrimination raciale et de l'apartheid, par le sort des pauvres, de ceux qui ont faim, de ceux qui ne reçoivent pas d'instruction. Ils sont révoltés de voir qu'en 1969, de nombreux territoires sont encore sous régime colonial...** »

Pierre Dac : Dialogues en forme de tringles

Pierre Dac poursuit ces « dialogues », qu'il va enregistrer par ailleurs avec son ami Paul Préboist (P.D., c'est Pierre Dac; P.B., Paul Préboist). Pourquoi « dialogues » ? Parce que c'est un genre littéraire bien oublié depuis Platon et qu'il urgeait de ressusciter. Pourquoi « en forme de tringles » ? Parce que...

Des causes et des effets de l'argent

P.B. Vous avez l'air bien songeur aujourd'hui, mon cher ami.
P.D. Je le suis effectivement et profondément, mon non moins cher ami

P.B. Et pourquoi donc l'êtes-vous ainsi ?
P.D. Parce que je le suis de cheminée.

P.B. Pardon ?

P.D. Parce que je le suis de la sorte, veux-je dire.

P.B. Je me disais aussi ! mais qu'est-ce qui motive au juste votre présent état songeur ?

P.D. Plaît-il ?

P.B. Votre présent état songeur, veux-je dire.

P.D. L'argent.

P.B. L'argent ?

P.D. Oui, l'argent. L'argent pour l'argent, je précise, parce que j'estime qu'il est cause de bien des maux, de bien des injustices, et qu'il est à la base du racisme, de l'intolérance, de l'antisémitisme et de tout esprit de génocide. N'est-ce pas aussi votre avis ?

P.B. Si, certes et bien sûr. Cependant l'argent est nécessaire pour faire vivre.

P.D. Bien entendu, mais il l'est aussi pour faire mourir. Les exemples ne manquent pas et les points chauds du monde le prouvent surabondamment. Exact ou pas ?

P.B. Rigoureusement et malheureusement exact.

P.D. Alors, si vous le voulez bien, nous allons tous deux, faire, en toute ferveur, une prière de Requiem.

P.B. Quelle prière de Requiem ?

P.D. La prière de Requiem pour les gros sous, de Jean-Sébastien Bactéry. Vous la connaissez et savez, j'imagine ?

P.B. Par cœur, par estomac et par œsophage central.

P.D. Alors, allons-y pieusement, ad majorem argentum gloriam.

P.B. et **P.D.** Par ici les gros sous

Par ici la bonn' soupe

Par ici les gros sous

Fait's passer la soucoupe.

P.B. L'argent, toujours l'argent, c'est la vieille rangaine
C'est le refrain de tous les temps.



que rythment sourdement les pas d'la marche humaine
La marche au veau d'or éclatant.

P.D. Ce qu'il y a d'étrange dans le phénomène
De vouloir toujours plus d'argent
C'est qu'il concern' surtout ceux qui, en oxygène,
Sont pourvus plus que largement.

P.B. Tant qu'on n'est simplement qu'un pauvre millionnaire
On n'a qu'une idée, fixement,
Devenir à tout prix rapid'ment milliardaire,
Et si possible, doublement.

P.D. On n'pense qu'à élargir sa marg' bénéficiaire,
Et quand on y est parvenu
Les affair's avant tout, n'étant que les affaires,
On repart pour l'étage au-d'ssus.

P.B. Ça d'vient une obsession, ça tourne à la psychose
Car on n'en a jamais assez,
Toujours plus, encor' plus et sans la moindre pause
Dans l'escalad' des grands papiers.

P.D. C'est le pognon sur rue, la course aux 10 000 briques
Les 24 heur's du caïman,
Ce sont, en quelque sorte, les Jeux Olymfriques
Dans le stade de l'indécence.

P.B. Et tout ça pour finir comment, je vous l'demande,
Comm' tout l'monde en fin de session,
Il faut un jour ou l'autre lâcher les commandes
Qu'on l'veuille ou non, sans rémission.

P.D. Au fracas des grand's orgu's c'est le dépôt des armes,
La fin des haricots dorés,
Dans l'affliction profonde et les torrents de larmes
De joie des heureux héritiers

P.B. et **P.D.** Adieu donc les gros sous
Adieu donc les gros sous
Absoute à la soucoupe
De profundis la d'ssous
In vitam étersous
Terminée la bonn' soupe.
Amen.

« Mémoires d'un fasciste »

« PUEBLO », organe des « syndi-cats » espagnols, a une bien curieuse conception de l'information et de l'éducation de ses lecteurs.

Ce journal qui bénéficie d'une grande diffusion a largement ouvert ses colonnes aux... « Mémoires d'un fasciste ». L'auteur en est Léon Degrelle, ancien chef des Rexistes belges, condamné à mort par contumace pour collaboration et qui a trouvé refuge en Espagne.

« Histoires juives » : c'est l'un des titres du chapitre n° 22. Le texte est édifiant : « ... Qu'on nous laisse en paix avec ces histoires d'Israël. Les juifs ne représentent même pas la millième part

de l'univers. A les entendre crier, on croirait qu'il n'y a qu'eux sur terre. En tout cas, la Wafflen SS ignorait tout de leurs épreuves d'après 1942, épreuves crématoires et autres, qui ont sûrement été fortement exagérées » !

Degrelle ose ensuite parler des « cendres israélites » devenues « une marchandise très lucrative ».

Les mensonges de Degrelle, son impudeur, sa tentative de dédouaner les criminels nazis n'ont rien d'étonnant et correspondent à sa personnalité.

Posons simplement une question : alors que l'Espagne connaît en ce moment le plus fort mouvement de grève enregistré

depuis les conflits de 1962, n'y a-t-il pas, dans la publication de ces « Mémoires » une tentative pour détourner les ouvriers, lecteurs de « Pueblo » de leurs véritables objectifs ?

GANTS - TÉTINES

Chez votre pharmacien

*** LE DOSSIER DU MOIS**



Elie KAGAN

EDUCATION A LA FRATERNITE

Le bulletin du Centre de liaison des éducateurs contre les préjugés raciaux (C.L.E.P.R.), « Education à la fraternité » paraît aujourd'hui pour la première fois dans « Droit et Liberté ». Je désire expliquer brièvement aux lecteurs les raisons qui ont déterminé les directions des deux organisations à adopter, d'un commun accord, cette nouvelle formule.

Certes, nos liens avec le M.R.A.P. sont anciens et ont toujours été fort étroits. Nous n'oublions pas que c'est lui qui a présidé à notre naissance ; pas davantage, que le dévoué secrétaire du M.R.A.P., Albert Lévy, a bien voulu jusqu'à ce jour assurer en même temps à titre personnel le secrétariat du C.L.E.P.R., et notamment la mise en page de son bulletin ; je saisis la présente occasion pour lui en exprimer ici notre vive gratitude. La décision prise aura, entre autres, l'avantage de lui rendre sa tâche beaucoup moins lourde.

Mais il y a d'autres raisons, et qui touchent davantage au fond des choses. Nous avons pensé, à l'origine, que notre mouvement d'éducateurs aurait plus de chances de se développer en restant totalement indépendant du M.R.A.P., et en se plaçant résolument sur le seul terrain commun aux éducateurs. L'expérience n'a pas entièrement confirmé cette prévision.

Par ailleurs, et par un véritable paradoxe, des enseignants et éducateurs nombreux — bien plus nombreux que ceux qui ont adhéré au C.L.E.P.R. et se sont abonnés à son bulletin — appartiennent au M.R.A.P. et reçoivent déjà « Droit et Liberté » ; nous espérons que grâce à la large diffusion que cette revue assurera à nos idées et à nos initiatives, ils apprendront à mieux connaître

le C.L.E.P.R., à soutenir ses idées, à prendre leur part de ses initiatives.

Dernière considération, et non la moins décisive : il est apparu, et notamment à la lumière de la consultation instituée à la veille du récent Congrès, qu'un très grand nombre d'adhérents du M.R.A.P., et non pas seulement ceux qui appartiennent au monde enseignant, s'accordaient à mettre l'accent sur l'importance du facteur éducatif dans la lutte contre les préjugés raciaux. Nous croyons donc répondre à leurs vœux en consacrant chaque mois une ou quelques pages à cet aspect essentiel de notre commun combat.

Du même coup, les membres du C.L.E.P.R., qui recevront désormais « Droit et Liberté », se trouveront ainsi bénéficier, en même temps que notre contribution propre, de tous les éléments d'information et de réflexion que cette excellente revue est susceptible de mettre à la disposition des éducateurs antiracistes.

Il a été convenu entre la direction du M.R.A.P. et celle du C.L.E.P.R. que les pages de « Droit et Liberté » qui nous seraient attribuées continueraient à paraître sous notre titre habituel d'« Education à la fraternité ». Il n'est donc pas question d'un sabotage du C.L.E.P.R. ; le C.L.E.P.R. continue.

Je ne voudrais pas achever ces lignes sans remercier chaleureusement le président Pierre Paraf pour les cordiales paroles de bienvenue par lesquelles il veut bien nous accueillir.

Marc-André BLOCH
Président du C.L.E.P.R.

Les enseignants face aux préjugés raciaux

Un colloque d'enseignants sur le racisme a eu lieu le 24 avril dernier au Lycée Sophie-Germain, à Paris, sur l'initiative conjointe du M.R.A.P. et du C.L.E.P.R.

Nous publions ici l'essentiel de ce débat. Nous ne pouvions en reproduire le compte rendu sténographique intégral, qui eût été trop long pour la place dont nous disposions, et d'ailleurs d'une lecture difficile. Nous avons dû procéder à quelques coupures et abrégé ou nous borner à résumer certaines interventions ; nous nous en excusons auprès de leurs auteurs. Nous espérons que ces quelques allègements nécessaires n'auront pas altéré la physiologie générale des exposés ni du débat qui les a suivis. Nous désignons en général par X les intervenants dont les noms n'ont pu être notés.

Bienvenue au C.L.E.P.R. !

LE M.R.A.P. souhaite au C.L.E.P.R. une amicale et chaleureuse bienvenue.

En vérité les liens entre notre Mouvement, entre *Droit & Liberté* et le Comité de Liaison des éducateurs contre les préjugés raciaux sont si anciens, les affinités d'idées et d'action entre nous sont si profondes que la présence régulière du C.L.E.P.R. à cette tribune ne peut que sembler toute naturelle à nos lecteurs.

Notre ami, le président Marc-André Bloch vient de le souligner dans le texte qui précède ce message d'accueil.

Mais je tiens à marquer à cette occasion l'extrême importance que nous attachons au resserrement de ces liens. Car l'éducation est pour nous la première arme qui peut faire reculer et, mieux encore, prévenir le racisme.

Pas un d'entre nous qui ne lui attribue la priorité dans notre combat. Il y a cinquante-cinq ans, l'un des vainqueurs de la bataille de la Marne reportait sur l'instituteur une part du mérite du triomphe de la liberté : *Notre école peut être fière, disait-il, des citoyens qu'elle a donnés à la République.*

C'est d'un combat pour la paix qu'il s'agit aujourd'hui, d'une de ces batailles qu'aucun sacrifice n'ensanglante.

Pour gagner cette partie à l'échelle du monde, faisons confiance à nos éducateurs.

Faisons confiance à ceux qui, de l'enfance à l'âge d'homme, apprendront à leurs élèves à se garder des préjugés, de l'égoïsme et de la haine, à reconnaître leur frère dans l'homme d'origine, de couleur, de confession, d'opinion différente, à l'aimer bien qu'il ne soit point pareil à eux, à découvrir, en cette diversité, des éléments de l'harmonie humaine.

Certes les interventions administratives et judiciaires s'avèrent souvent indispensables, pour l'unité comme pour l'honneur de la nation. Mais le remède le plus efficace au racisme, c'est l'éducation qui le donne.

La guérison se fera par l'esprit. C'est l'esprit des enseignants qui extirpera les racines du mal et préparera dans les jeunes cerveaux le terrain de la compréhension et de l'amitié.

Non seulement par des cours d'éducation civique et morale, mais par l'enseignement quotidien de l'histoire, de la géographie, de la littérature, par la justice rendue dans toutes les disciplines aux passagers de la planète Terre qui sous tous les horizons ont œuvré pour la civilisation commune.

Educateurs laïcs et religieux, l'avenir de notre cause est entre vos mains. Et nous les hommes de lettres et d'information, avons le devoir de vous secondar de toutes nos forces.

Chers amis du C.L.E.P.R., cher président Marc-André Bloch, cher vice-président l'abbé J. Pihan, merci de faire de la tribune de *Droit & Liberté* que vous nous faites l'honneur d'accepter, l'un des foyers de l'éducation à la fraternité.

Pierre PARAF
Président du M.R.A.P.

M. Marc-André BLOCH. — En guise d'introduction à ce Colloque, et pour vous dire toute l'importance que nous lui attribuons, je voudrais rappeler en quelques mots que nous n'avons jamais eu, au C.L.E.P.R., de plus grand souci que de faciliter les confrontations. C'est là la justification même de notre titre de « Centre de Liaison des Educateurs contre les Préjugés raciaux ». Souci de faciliter les échanges d'expériences concrètes entre enseignants et éducateurs sur les problèmes qui nous concernent, c'est-à-dire sur tout ce qui peut tendre à développer chez les enfants l'esprit d'ouverture à autrui, et plus particulièrement l'ouverture à l'homme de l'autre ethnie, tout ce qui peut favoriser la compréhension interraciale, tout ce qui peut servir et promouvoir chez ces enfants ce que nous appelons de préférence « l'éducation à la fraternité ».

Comme des empêchements de santé m'ont interdit de participer activement à la plupart des séances préliminaires au cours desquelles ce Colloque a été préparé et organisé, je vous demanderai la permission de laisser la direction de nos débats à des personnes qui se trouvent plus exactement que moi au fait des conditions dans lesquelles a été prévu le déroulement de cette séance, c'est-à-dire à notre vice-président — l'abbé Pihan — et à Mlle Jacquinot.

M. L'abbé PIHAN. — Nous avons préparé cette réunion en liaison avec trois groupes d'enseignants, qui se sont préoccupés des problèmes posés par le racisme et de leurs répercussions dans la vie scolaire, et peut-être dans leur propre vie. Ils se sont rencontrés ; nous avons constaté que leurs expériences méritaient *primo* d'être connues, *secundo* d'être confrontées, parce qu'elles sont fort différentes ; et qu'elles permettraient certainement à des enseignants d'une part, et d'autre part à toutes catégories de personnes préoccupées par ces questions, d'y réfléchir davantage et de travailler ensemble.

C'est pourquoi successivement un représentant de chacun des trois groupes, qui sont le C.E.S. expérimental de Marly, l'Ecole Alsacienne et l'annexe expérimentale de l'Ecole Decroly va nous faire part de son expérience.

Nous leur avons demandé de nous dire brièvement comment l'idée leur était venue de s'occuper de ces questions-là, et comment ils avaient pu les intégrer dans leur travail.

Le lien entre ces différentes expériences sera indiqué par Mlle Jacquinot, responsable de l'enseignement du français à la division des applications expérimentales audio-visuelles à l'Institut Pédagogique National.

Lorsque ces expériences auront été décrites dans leurs causes et dans leur cheminement, nous pourrons avoir alors plus facilement une discussion d'ensemble.

Après, il est probable que nous tirerons ensemble un certain nombre de conclusions afin que tout l'acquis de cette journée ne reste pas enfoui dans un dossier.

La première expérience qui va nous être relatée est celle du C.E.S. de Marly.

M. DELANNOY. — L'expérience du C.E.S. de Marly-le-Roi (1) a été tentée à deux niveaux différents. L'étude du racisme a servi de « thème » :

— D'une part, à 120 élèves de classes de 5^e et 6^e de « recyclage » (ou classes « de transition ») destinées à recevoir des élèves ayant des difficultés scolaires ;

— D'autre part, à 300 élèves de classes de 4^e « normales », classiques et modernes.

Le point de départ nous a été fourni par un incident survenu dans une classe de 6^e, au début de l'année scolaire, des élèves ayant refusé de s'asseoir à côté d'un camarade noir.

De notre travail sur le thème du racisme nous n'avons pas voulu faire quelque chose de directif, de « subi », un enseignement qu'ils auraient « reçu » sans se sentir « concernés ».

Nous avons abordé le sujet en distribuant aux élèves un questionnaire établi par notre équipe enseignante d'après celui diffusé par le M.R.A.P. pour l'élaboration du livre « *Les Français et le Racisme* » (2). Nous n'avons pas prévenu qu'il s'agissait d'une enquête sur le racisme, car nous voulions qu'ils expriment ce qu'ils pensaient vraiment et non pas qu'ils cherchent des réponses « de convenance ».

Des résultats révélateurs

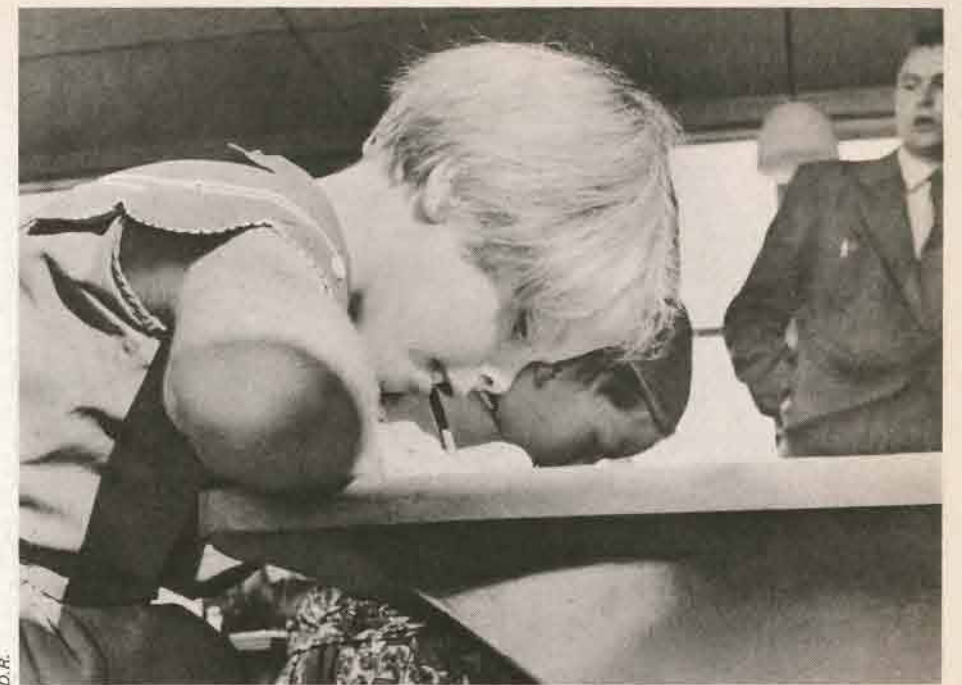
Ce questionnaire a été déposé par les élèves eux-mêmes qui, devant les résultats, ont dû reconnaître... qu'ils étaient racistes ! Dès ce moment-là, ils ont éprouvé pour ce sujet un intérêt qui est allé en grandissant, parce qu'ils se sont sentis directement concernés.

A partir de là, l'expérience a été scindée en deux : le but et les méthodes variant pour chacun des groupes précités.

Dans les classes de 4^e, elle a duré deux mois, à raison de 2 heures par semaine. Notre souci a été de faire parler et discuter les élèves, de les faire écrire sur le sujet, de les inciter à des efforts de recherche personnelle.

Dans les classes de transition, il y a quatre mois que nous travaillons sur le racisme à raison de 9 heures par semaine, dans le cadre des disciplines littéraires : Histoire, Géographie et Français, dont une partie de l'horaire est réservée dans ces classes à des « problèmes de civilisation ».

Nous avons découpé notre thème en quatre branches : 1. l'antisémitisme ; 2. les noirs aux Etats-Unis ; 3. l'apartheid ; 4. les travailleurs étrangers en France.



D.R.

Nous avons longuement hésité avant d'adopter cet ordre d'étude : certains d'entre nous étaient partisans de commencer par les travaux immigrés parce que c'était là une « étude de milieu ». Mais nous avons finalement choisi de terminer par là, pour faire prendre conscience aux élèves, enclins à croire que « tout cela se passe à l'étranger », qu'il existe aussi dans notre pays des manifestations de racisme. Commencer par l'antisémitisme nous permettait de mettre les parents « dans le coup », en leur demandant d'évoquer pour leurs enfants leurs souvenirs de la guerre de 1939-1945, avec enregistrement de ces entretiens ; par ailleurs, nous avons fait venir des conférenciers spécialistes de cette question, tout cela pendant environ deux mois.

Mais plutôt que de poursuivre le récit du détail de notre expérience, je préfère essayer d'en dégager les quelques conclusions, toutes provisoires, qu'il nous semble possible d'en tirer.

Côté élèves, il est bien certain qu'un tel sujet a, à leurs yeux, l'avantage de ne pas être « scolaire », et le fait est qu'ils s'y sont intéressés.

Côté enseignants, il serait vain de se dissimuler les difficultés auxquelles on se heurte.

Elles tiennent d'abord à la nécessité d'une information préalable, sérieuse et diversifiée, qu'ils n'ont pas toujours le loisir d'acquérir. Il est vrai que le travail en équipe, habituellement pratiqué à Marly, a pour nous résolu en partie ce problème, en permettant la division et la répartition des tâches.

Mais avec le travail en équipe surgissent, précisément, d'autres difficultés, qui tiennent cette fois à la diversité des positions politiques des membres de l'équipe, et spécialement à la diversité de leurs positions face au racisme. Il est loin d'être certain que tous les enseignants soient sincèrement, ou au même degré, antiracistes.

Ils ne sont point, en tout cas, également intéressés au problème. Si les programmes d'instruction civique permettent aisément d'évoquer le racisme, il arrive pourtant que le professeur chargé de cette matière en parle une heure dans l'année, ou n'en parle pas, ou encore le considère sous un angle plus ou moins exclusivement historique.

Et puis, il peut arriver que l'introduction d'un tel thème à l'école se heurte à l'opposition des responsables de l'établissement, parfois, et pour les mêmes motifs, à l'opposition farouche des parents. Ce n'est pas, objecte-t-on, une « discipline scolaire », c'est une perte de temps, c'est « de la politique », etc.

Variation des buts et les méthodes

Enfin il est évident que les buts et les méthodes doivent, en cette matière, varier avec l'âge des enfants considérés, et qu'il y a des précautions à prendre. A défaut de celles-ci, « l'antiracisme » des plus jeunes peut se manifester parfois par des attitudes regrettables : c'est ainsi que, lorsqu'on étudie l'antisémitisme, ils peuvent, pour manifester leur compréhension, devenir rapidement, et sans nuances, « anti-arabes » ou « anti-allemands ».

A vrai dire, pour ce qui est de notre expérience, l'apport positif qu'il nous paraît possible de porter à son crédit se situe bien plutôt sur le plan de l'information que d'une véritable formation. Peut-être celle-ci exigerait-elle que l'éducation antiraciste se déroule tout au long de la scolarité, et non pas d'une façon momentanée et plus ou moins épisodique.

Mlle JACQUINOT. — L'intérêt de ce qui vient d'être dit, et plus généralement l'intérêt de ce Colloque, au-delà même de son objet particulier, me paraît résider en ce qu'il touche au problème de l'ouverture si nécessaire, de



Elie KAGAN

→

la classe, au monde contemporain. Il faut faire éclater le cadre de la classe, ouvrir une fenêtre sur le monde. La difficulté est qu'avec l'actualité on touche très vite aux aspects politiques.

M. ZAMANIRI (psychosociologue à l'École Alsacienne). — Une expérience d'instruction civique a été tentée à l'École Alsacienne. Nous disposons d'un circuit fermé de télévision, et, au début de chaque année, nous demandons aux élèves de dire quels sont les sujets qui les intéressent plus particulièrement.

Pour chaque sujet retenu, des volontaires des différentes classes prennent contact avec une personnalité extérieure particulièrement compétente dans ce domaine, et généralement « engagée ».

Le jour de l'émission, les responsables de chaque classe se réunissent dans la classe-studio avec cette personnalité et un membre de la direction, qui généralement présente la conférence, et joue en principe le rôle de meneur de jeu.

Tous les autres élèves se répartissent dans les classes réceptrices. Pendant l'émission, chacun des élèves responsables pose les questions qui ont été retenues par l'ensemble de sa classe.

Après l'émission, l'une des classes reçoit la conférencier au foyer des élèves ; les questions sont alors plus spontanées, et le climat plus vivant.

Or, il se trouve que, dans toutes les classes, le problème racial est le plus fréquemment demandé. Récemment, quatre professeurs ont tenu une « table ronde » suivie d'une discussion, au foyer des élèves. Le sujet portait sur le fascisme, le nazisme et l'antisémitisme. Deux de ces professeurs ont traité plus particulièrement des aspects psychologique et psychopathologique du racisme hitlérien.

Par ailleurs, le problème des noirs aux Etats-Unis a été traité en 5^e, 4^e et terminale. En 5^e, les élèves eux-mêmes ont fait sur ce sujet une émission de télévision suivie d'une heure de discussion dans chacune des classes.

A la suite des Jeux Olympiques, les élèves ont également demandé des informations sur l'apartheid en Afrique du Sud, sous forme d'exposés, d'émissions ou de textes anglais.

En outre, sur ces différents sujets, les programmes de langues vivantes en terminale, d'histoire et de géographie dans les plus petites classes n'ont pas manqué d'être exploités (lecture et discussion de documents traduits ou dans la langue originale).

Sur l'antisémitisme aussi, pour y revenir, une émission a été faite par les élèves ; un professeur projette tous les deux ans « *Mein Kampf* » et « *Nuit et Brouillard* » ; une pièce de théâtre a aussi été montée : « *Grandeur et Misère du III^e Reich* », de Brecht.

Le problème israélo-arabe a été abordé en terminale pour le démystifier de l'aspect racial.

La question raciale est souvent abordée aussi de façon incidente à partir de sujets plus généraux comme la tolérance : en particulier, on a traité de la tolérance dans les religions d'Extrême-Orient, comparées de ce point de vue aux religions occidentales (on a évoqué l'Inquisition).

Enfin, le Centre Culturel de l'école, qui est abonné à *Droit et Liberté*, organise des expositions ; la prochaine doit être consacrée aux travailleurs immigrés.

Pas de systématisation

M. DEMARTY (C.E.G. de l'École Decroly, Saint-Mandé). — Si la pédagogie decrolyenne est, on le sait, plus soucieuse que toute autre d'éducation sociale et d'éducation civique, elle entend pourtant exclure à cet égard, et particulièrement dans le domaine de l'éducation antiraciste, tout ce qui offrirait un caractère systématique, tendrait par là même à devenir dogmatique, formel, « scolaire », et risquerait fort d'aller à l'encontre du but recherché.

Elle compte au contraire sur les vertus de la pratique, et sur celles du *dialogue quotidien*.

L'éducation antiraciste existe certes chez nous, mais c'est dans la vie quotidienne qu'on peut la trouver : rapports entre enfants, entre enfants et adultes au sein de la classe ou dans le cadre général de l'école, travaux de recherche individuels ou en équipe (notamment

dans le cadre de l'enseignement historique et géographique), causeries préparées par les élèves, discussions qui suivent ces causeries...

Des sujets d'actualité sont souvent étudiés. Ce fut le cas, par exemple, pour le Biafra. Des élèves de 5^e, 4^e et 3^e ont réalisé, pour le reste de l'école, une information murale — textes et photos — sur ces deux thèmes : « l'apartheid en Afrique du Sud », et « Que sont devenus les criminels nazis ?... » Des enfants ont travaillé avec moi à une bande magnétique sur le thème du Ku-Klux-Klan et de ses activités aux Etats-Unis.

Les élèves des classes précitées ont 3 heures d'options libres, le samedi matin. C'est bien souvent que certains expriment le désir de consacrer une heure à des discussions sur les problèmes de l'actualité. Bien entendu, les sujets où le racisme est impliqué ne manquent pas, que ce soit par exemple à propos des Jeux Olympiques de Mexico, ou du conflit israélo-arabe.

Un dernier point me paraît intéressant à noter : c'est la collaboration qui existe entre les maîtres et les parents dans une commission de littérature pour la jeunesse, qui regroupe une dizaine de parents et, régulièrement, trois ou quatre maîtres. Cette commission reçoit en service de presse des livres édités pour la jeunesse, les lit, les critique, et, le cas échéant, les recommande dans un petit bulletin : « Livres service jeunesse », vendu surtout dans l'école et aux amis des parents. Il est bien certain que l'un des critères de jugement de cette commission est la question du racisme. Quand un livre est raciste ou a des relents racistes, il est automatiquement rejeté.

Mlle JACQUINOT. — Je vais essayer de tracer un cadre qui puisse aider maintenant au démarrage de la discussion. Il me semble

qu'elle pourrait s'organiser autour des quelques grands problèmes que voici, et qui se dégagent d'eux-mêmes des exposés que nous venons d'entendre.

Il y a, en premier lieu, celui de la *motivation* des élèves. Il est vrai que cette motivation est d'elle-même assurée quand on part, comme ce fut le cas dans plusieurs des exemples cités, de situations directement vécues par eux et des questions qu'ils se posent spontanément à leur propos.

Second problème : faut-il ou non adopter une attitude *systématique* ? A mon sens, une réponse négative reviendrait à s'en remettre au pur hasard des rencontres.

Il y a le problème de l'*information*. Celui-ci m'apparaît étroitement lié à celui de la formation, des enseignants : rien à faire si celle-ci devait demeurer tournée vers le passé bien plutôt que vers le présent et l'avenir.

Il y a enfin le problème de l'*objectivité*. Il est évident que, sur le racisme comme sur toute autre question, la position personnelle du professeur a toujours une part essentielle, impossible à éliminer complètement. Il est très difficile d'être objectif. On peut du moins s'y efforcer. Surtout n'oublions pas qu'il ne s'agit nullement, en l'espèce, de développer un enseignement dogmatique, mais uniquement de susciter une *prise de conscience*.

X. — Je voudrais savoir si, dans les expériences citées, une classe a noué des relations de fraternité avec une classe de même niveau d'âge et de culture, mais comprenant des éléments ethniques différents.

M. DELANNOY. — A Marly, cela n'a pas été fait parce que les élèves ne l'ont pas proposé.

M. VIAL. — Mais il existe un certain nombre d'institutions — l'Office central de Coopération à l'école, les correspondances interscolaires... — qui peuvent permettre d'entrer dans ce jeu de la fraternité, et, par exemple, à nos enfants de nouer des relations avec de petits noirs appartenant aux pays d'Afrique noire francophone.

Sur cette dernière intervention s'engage une ample discussion, qui ne va pas parfois sans quelque confusion. Tandis que Mme Andrée Clair, et quelques autres considèrent cette voie comme tout à fait saine et normale, étant donné que le français reste dans ces pays d'Afrique noire la langue officielle, M. Delannoy, Mme Andrée Remy, et quelques autres craignent le côté « folklorique », ou encore le côté « paternaliste » ou « missionnaire » de telles relations.



Elie KAGAN

Dans un contexte voisin est évoqué et discuté le problème des contacts possibles des enfants avec des travailleurs étrangers (par exemple nord-africains) habitant leur quartier ; on craint cependant les réactions des parents.

Donner la conscience du monde

Mme André REMY. — Il ne s'agit pas de nouer des liens plus ou moins factices avec un balayeur des rues, ou de correspondre de façon plus ou moins tiède avec un petit Africain. Non que cela soit exclu. Mais je ne pense pas que ce soient là des solutions d'une portée suffisamment générale à notre problème. Nous vivons dans un monde où la conscience collective s'élève à la notion d'humanité ; et c'est la conscience de ce monde-là qu'il faut donner à nos enfants. On est arrivé à ce niveau où l'on n'accepte plus qu'un juif, un Arabe ou un noir soit, dans le cadre de la collectivité à laquelle on appartient, opprimé. C'est un problème de conscience civique. Si les Français à l'époque des lois de Vichy avaient eu une conscience profonde des droits de l'individu, ils auraient repoussé avec horreur l'idéologie antisémite qu'on prétendait leur imposer.

A ce point du débat, un interlocuteur soulève une question nouvelle, et importante : « Je me demande s'il faut bien miser avant tout sur l'action des adultes, ou s'il ne faudrait pas miser plutôt sur la fraction des élèves qui est déjà consciente du problème ; j'ai l'impression que la seconde méthode serait plus efficace que la première ». — C'est peut-être cette question qui provoque les intéressantes interventions qui suivent.

La première émane d'une institutrice, enseignant au cours moyen 2^e année d'une école

parisienne. Voici son récit : « Un soir, en étude, j'avais oublié sur un bureau un numéro de *Droit et Liberté*. Deux élèves me le rapportèrent. L'un d'eux était juif. Ayant lu en manchette le gros titre : « L'Affaire Dreyfus », il avait soigneusement roulé le journal et le cachait presque. Comportement dont s'étonna son camarade qui, le lendemain, alla trouver son professeur de français et lui dit : « Je n'ai pas compris la réaction de mon petit copain : pourquoi donc tout ce qui concerne la question juive le rend-il honteux ? » Sollicité d'exposer cette question à ses élèves, mon collègue ne crut pas pouvoir déferer à cette invite ; je dois dire que je le savais antisémite, ce qui ne laisse pas d'avoir peut-être influencé la réaction de son élève. C'est alors que les enfants vinrent chercher mon aide. Ensemble, nous rendîmes visite au M.R.A.P. où ils trouvèrent une petite documentation, sur la base de laquelle ils commencèrent à préparer un exposé, qui se fit en étude, le même collègue n'ayant pas permis qu'il eût lieu en classe. Ils prirent ensuite l'initiative d'aller contacter seuls des élèves de classes parallèles dans d'autres écoles de l'arrondissement. Dans notre école même, ils auraient souhaité devenir les missionnaires de l'antiracisme en allant porter la « bonne parole » devant les petits des cours préparatoire et élémentaire ; crainte de l'attitude « paternaliste » qu'ils prenaient facilement devant ces petits, je n'ai pas cru devoir encourager cette initiative ».

Et voici la seconde intervention : « Je voudrais rapporter, de mon côté, une expérience que j'ai faite cette année dans ma classe. Les problèmes du racisme ont été abordés à propos d'une lecture dirigée, celle d'une page sur l'arrivée de Spartacus dans les mines de Lybie. Ce fut pour les élèves une découverte, ils n'en revenaient pas de voir tant de misère, et dégagèrent



d'eux-mêmes les thèmes essentiels. Bien plus : à mon vif étonnement, quelques-uns apportèrent ensuite en classe des revues de l'Unesco, des livres sur les souffrances des enfants juifs dans les camps de concentration. Finalement, nous pûmes aborder par ce biais tous les problèmes de l'antisémitisme, et, de proche en proche, d'autres aspects du racisme, dans l'histoire et dans le monde d'aujourd'hui (problèmes de l'esclavage, du colonialisme, de la situation actuelle des noirs aux Etats-Unis).

Par ailleurs, je participe aux conseils de coopérative, où on est parfois amené à résoudre les conflits des enfants entre eux. Je m'étais aperçue au cours d'un de ces conseils qu'un enfant de la classe était complètement rejeté par tous ses camarades. Ceux-ci ont finalement reconnu d'eux-mêmes que le petit Lucien était en effet devenu le « bouc émissaire » de la classe : ils ont été amenés ainsi à prendre conscience qu'eux aussi étaient capables d'opprimer et de rejeter, et donc d'être, à leur manière, « racistes ».

De l'instruction à l'éducation civique

La discussion, un peu sinuose, revient ensuite au problème, déjà plusieurs fois abordé, de la nécessité et des conditions d'une bonne formation des maîtres. Un interlocuteur avait exprimé l'idée qu'une éducation antiraciste risquait de demeurer à la surface des choses si elle ne s'appuyait pas sur les sciences humaines ; il en concluait que tous les enseignants devraient avoir reçu une formation sérieuse dans ce domaine, et également que la sociologie, indispensable selon lui pour comprendre les mécanismes en jeu dans les phénomènes du racisme, devrait figurer au programme des classes secondaires.

Mlle JACQUINOT. — L'idée me semble intéressante à retenir : il serait en effet nécessaire que nos enseignants aient une formation en sciences économiques et sociales.

M. Marc-André BLOCH. — Je me suis abstenu d'intervenir jusqu'ici, désirant avant tout laisser la parole à ceux qui avaient des expériences précises, et combien intéressantes, à nous relater. Je voudrais cependant, à présent, apporter ma petite pierre à l'édifice, en revenant sur quelques-unes des principales questions abordées au cours de la discussion qui a suivi leurs exposés : celles des motivations des élèves, des conditions d'objectivité, de la forme plus ou moins systématique d'une éducation antiraciste — et terminer par quelques réflexions d'un caractère un peu plus général.

La motivation est évidemment un problème essentiel. Mais on peut dire, je crois, que nos enfants sont tellement sollicités par l'actualité qu'il n'y a pas à craindre qu'ils ne manifestent aucun intérêt pour les grands problèmes du monde d'aujourd'hui. Je ne dirai pas que le problème de la motivation est un faux problème, mais je crois que dans les circonstances actuelles nous pouvons l'envisager avec beaucoup d'optimisme.

L'objectivité ? Peut-on donner une éducation antiraciste ou une « éducation à la fraternité » sans sortir de l'objectivité et sans tomber dans la politique partisane ? Sur ce point, je ne donne que mon opinion, opinion que j'ai eu l'occasion de développer et d'essayer de justifier ailleurs, dans le bulletin de notre association.

L'objectivité, cela veut dire à mon sens que toute espèce de discussion sur les problèmes brûlants comme celui du racisme ne saurait offrir aucun caractère de sérieux, si elle n'est pas préparée par une information elle-même sérieuse. Naturellement je ne conçois pas cette information sous une forme dogmatique. J'ai été très frappé de ce que nous disait tout à l'heure M. Demarty : tout ce qui risque de devenir « dogmatique, formel, scolaire » est mauvais. J'ai beaucoup aimé cette formule. Par conséquent je ne pense pas du tout qu'il s'agisse pour le maître de donner une information *ex cathedra* ; mais que sa tâche consiste, dans le cadre et l'esprit d'une pédagogie active, à aider les élèves à recueillir eux-mêmes cette information, dont ils sont d'ailleurs très souvent avides.

En somme je dirai que la condition de l'objectivité, c'est la règle : information d'abord, étant seulement entendu que cette information ne doit nullement être distribuée d'en haut par le maître.

La systématisme ? Est-ce qu'il faut donner un enseignement systématique, à plus forte raison un enseignement inscrit dans un programme ? Pour ma part je répondrai résolument non, tout ce qui est systématique est mauvais. Cet enseignement ne doit pas être inséré dans des cadres conceptuels que définirait un programme, mais naître avant tout de l'occasion, au fur et à mesure que se manifesterait la curiosité vivante des élèves sur tel ou tel grand problème d'actualité.

J'en viens au problème général de l'éducation civique, dont l'éducation antiraciste est partie intégrante, et dont nous nous sommes beaucoup occupés au C.L.E.P.R. Je voudrais dire simplement sur ce point que ce n'est pas dans le cadre de l'instruction civique *actuelle*, qui vise avant tout à faire connaître aux enfants les grandes institutions nationales et internationales, que nous pouvons entreprendre un effort éducatif sérieux. Le problème de l'instruction civique est

à repenser dans son ensemble ; et là où l'on parle aujourd'hui d'instruction civique, je pense qu'il faudra parler demain d'éducation civique, dont l'instruction civique, apportant certaines informations préalables, ne serait que l'anti-chambre.

Enfin, ceci m'amène à dire un mot encore du problème évidemment capital de la formation des maîtres. Je ne suis pas tout à fait d'accord avec ceux qui pensent que ce qui manque essentiellement dans cette formation, c'est une information sur les problèmes économiques et sociaux.

A mon avis, le vrai problème est ailleurs, et le vice de notre système réside beaucoup moins dans un tel défaut d'information que dans une méthode de formation qui prépare nos maîtres à être des *enseignants* valables, mais nullement, ou bien peu, des *éducateurs*. Je pense particulièrement ici à l'enseignement secondaire. Rien d'étonnant que des enseignants spécialisés, enfermés chacun dans sa discipline et n'en sortant pas, manifestent indifférence ou refus devant les tâches de l'éducation civique, et, tout comme ces jeunes du « Hitler, connais pas », inclinent à répondre à nos sollicitations : « racisme, connais pas, cela ne m'intéresse nullement ». Formons enfin des éducateurs, et ils se trouveront tout naturellement sensibilisés aux problèmes comme celui dont nous nous occupons aujourd'hui.

La libéralisation des programmes

M. VIAL. — Au moment où l'on définit le problème de la formation des maîtres, et sans verser dans je ne sais quel « missionnariat », je voudrais insister sur l'intérêt qu'il y aurait à donner cette formation dans une université, où les futurs enseignants auront plus de chance de rencontrer des gens d'autres ethnies. Autre remarque : est nécessaire à la réalisation de nos objectifs une libéralisation des programmes : elle permettrait seule une généralisation des méthodes actives, qui ne sont vraiment en usage que dans quelques écoles, où n'entre pas qui veut. Dès maintenant, il est vrai, nos « classes de transition » n'ont pas de programme ; mais d'autres servitudes pèsent sur elles.

X. — Ne pourrait-on pas pourtant chercher déjà dans les programmes traditionnels ce qui pourrait aider l'action antiraciste ? Que l'on songe par exemple à tel texte en anglais sur les Indiens d'Amérique du Sud ; en français, à la page de Montesquieu sur l'esclavage des noirs, etc. !

Une enseignante de Marly. — Oui, les textes inscrits au programme et susceptibles d'être exploités sont très nombreux. Dans notre littérature classique, chez Montesquieu, chez Voltaire, chez Diderot notamment, chez tous les romantiques également, il y a quantité de textes, qui d'ailleurs ne sont pas forcément antiracistes, mais qui offrent une mine inépuisable de thèmes de réflexion sur le sujet.

M. Marc-André BLOCH. — Dans ces remarques je retrouve une des préoccupations majeures du C.L.E.P.R. Il faudrait, dans cet ordre d'idées, constituer une ample documentation pour chaque ordre d'enseignement et chaque discipline. C'est à peine si nous avons pu entreprendre jusqu'ici un tel travail ; faut-il rappeler que notre C.L.E.P.R. n'a cessé de fonctionner,



D.R.

au cours de ses presque dix années d'existence, avec une toute petite équipe de gens débordés, qui appellent vainement à l'aide ? Cet appel, je le renouvelle aujourd'hui : je souhaiterais qu'il se trouve parmi vous des amis qui puissent prendre la tête de groupes de travail, intéressants leurs disciplines respectives.

Une normalienne. — Je suis élève-maitresse à l'Ecole Normale d'Institutrices, et particulièrement sensible à ce qui a été dit de la nécessité d'une formation méthodique des maîtres aux nouvelles tâches qu'on désire leur voir assumer. Pour nous et chez nous, c'est la carence à peu près totale en ce domaine.

Mlle JACQUINOT. — Nous voici arrivés bientôt au terme de cette séance. M. Bloch dressait tout à l'heure le bilan des problèmes dont nous avons fait le tour : motivations, objectivité, systématique, et formation des enseignants. Je ne reprendrai pas ce qu'il en a dit ; mais, pour répondre à l'angoisse de cette normalienne qui se sent si peu prête à son rôle d'éducatrice, je voudrais insister encore sur le dernier. Aussi bien, et je crois que nous en sommes tous d'accord, les questions essentielles ne sont pas tant des questions de programmes que des questions d'attitudes pédagogiques. J'ajouterai cependant qu'il ne suffit pas d'être ouvert à ce que disent et font les élèves, de savoir écouter leurs demandes d'information et d'avoir la bonne volonté d'y répondre, il faut encore être capable d'y répondre : c'est pourquoi je persiste à croire qu'une formation en sciences économiques et sociales est nécessaire aux futurs enseignants.

Mme Andrée REMY. — Oui, le problème est en définitive avant tout un problème de relation entre les hommes. Etre antiraciste, ce n'est pas confondre toutes les ethnies dans le même

universalisme abstrait, c'est accepter que les autres puissent être différents, tout comme dans une famille ou parmi des amis on admet l'Autre dans ce qu'il a, précisément, de différent de soi. Le racisme met les uns dans la position de bourreaux, les autres dans la position de victimes. C'est cet aspect-là du problème que nous devons combattre, et, tant qu'il existe, il nous faut bien faire du « missionnariat », c'est-à-dire lutter contre cet aspect des choses.

Un indispensable travail

M. Marc-André BLOCH. — J'aimerais, avant que nous nous séparions, vous inviter à songer à une autre rencontre, qui nous permettrait d'approfondir les points qu'il nous reste à travailler. A vrai dire, je pense que cette rencontre se justifierait surtout si elle pouvait porter sur un problème plus précis et plus limité que ceux dont nous venons de débattre. Aujourd'hui, nous avons eu un échange de vues très général, par conséquent et inévitablement un peu confus. Mais il semble que si nous mettions à l'ordre du jour d'une autre réunion éventuelle le problème, par exemple, des difficultés rencontrées dans une action antiraciste, soit du côté de l'indifférence des maîtres, soit de celui du racisme de certains d'entre eux, ou de quelques familles ou enfants, nous aurions là un thème plus précis, sur lequel je serais très heureux de recueillir les informations dont, ancien professeur d'Université et actuellement à la retraite, je me trouve pour ma part assez dépourvu.

Vous, au contraire, mes chers amis, qui êtes « dans le bain », qui vous heurtez à des difficultés, à des résistances, il me semble qu'il serait très intéressant de confronter sur ce point vos expériences et d'essayer de les enrichir les unes par les autres.

Quant aux jeunes, que nous souhaiterions

voir revenir plus nombreux encore, ils pourraient nous dire ce qui se passe dans leur milieu. Le racisme existe chez les enfants dans certains lycées ; il serait très intéressant pour nous d'en connaître les manifestations, la connaissance des réalités étant ici la condition de toute action éducative, ou rééducative.

Albert LEVY. — Je souhaiterais dire un mot de la « systématisation ». Cette notion a été rejetée dans le sens où elle évoque un enseignement dogmatique, comportant par exemple des « cours » sur le racisme. Mais l'autre danger serait que les enseignants ne traitent jamais du racisme que d'une manière toute occasionnelle, attendant pour le faire qu'un élève se décide à poser tel ou tel problème.

Nous sommes, je crois, tous d'accord sur la nécessité d'agir beaucoup plus largement qu'il n'a été fait jusqu'ici contre les préjugés raciaux, et de ne pas nous contenter de ce qui a pu être réalisé dans quelques établissements privilégiés. De l'indispensable travail de généralisation le C.L.E.P.R. peut être l'instrument. Il publiera un compte-rendu des débats d'aujourd'hui. Mais ceux-ci appellent un prolongement. S'il faut faire connaître très concrètement les expériences déjà réalisées, c'est afin que des enseignants qui ne sont pas indifférents à notre problème, mais qui n'ont pas encore été amenés à faire quelque chose dans ce domaine, ou qui n'y ont pas réfléchi, ou qui pensent ne pas en avoir les moyens, puissent être dûment informés de ce qui a été entrepris par d'autres, et incités à suivre leur exemple. Par là, le C.L.E.P.R. pourrait jouer véritablement son rôle d'organe de liaison et accroître son efficacité.

1) Voir « Droit et Liberté » d'avril 1969.

2) Ed. Payot.



LIRE « Droit et Liberté », c'est bien. L'aider à étendre son rayonnement, c'est mieux. Vous le pouvez, et cela est nécessaire parce que :

- Les idées que nous diffusons (et que vous partagez) doivent gagner des milieux toujours plus larges.
- Notre revue n'étant pas vendue dans les kiosques, seuls les abonnés peuvent en prendre connaissance.
- Revue militante et indépendante, l'existence de « Droit et Liberté » est conditionnée par le soutien actif de ses amis.

Aidez-nous donc, en profitant de notre offre : trois abonnements au prix de deux (50 francs), qui vous permet de faire parvenir GRATUITEMENT notre revue à une personne de votre choix.

Envoyez les trois adresses et votre versement à « Droit et Liberté », 120, rue Saint-Denis, Paris (2^e). C.C.P. 6070-98 Paris.

Chanson

Le temps du « Métèque »

« Je pensais à une jeune fille que je voulais conquérir », explique Georges Moustaki.



Georges Moustaki a l'air embarrassé de la question de Marguerite Kagan.

« **A**LORS racontez-moi ! » Georges Moustaki, libéré, inverse les rôles et pose la première question. De sa loge, minuscule, sont sorties à la file quatre personnes. Il y en a deux devant la porte, dans le couloir, qui l'attendent pour le saluer, le photographe, l'interviewer et aussi le gardien des importuns. L'un de ceux-là qui veut lui imposer un entretien avec un psychologue est renvoyé d'un « non » sec et sans appel. Moustaki n'a pas été « dévoré » par le succès. Sa patience, sa décontraction, son calme surmontent le tintamarre de l'orchestre, le bruit des conversations, ménagent une place à l'amitié.

Il va, il vient, égrène quelques notes sur sa guitare, écoute, parfois lointain, une lueur de curiosité un peu amusée, un peu ironique au fond de ses yeux clairs, retranché derrière une muraille de douceur, difficile à investir.

« Très bien, je suis d'accord avec ce que vous me dites du M.R.A.P., avec ce qu'il fait. Que voulez-vous savoir ? »

Au nom des Bretons

D'abord pourquoi et comment « Le Métèque » ? Pendant près de vingt ans, Moustaki a écrit et composé pour les autres. Edith Piaf, Serge Reggiani, Barbara lui doivent leurs plus belles chansons. Tiré à un million cinq cent mille exemplaires, « Le Métèque », qu'il interprète lui-même, l'amène au rang des vedettes (1).

Quels sont les éléments de ce succès ? L'homme, la musique, le contenu. Pourtant, dix jours avant cet entretien, cinq « métèques » étaient morts à Aubervilliers, morts de l'indifférence des autres.

« Je n'avais pas l'intention de bouleverser les gens. En écrivant « Le Métèque », je pensais à une jeune fille bien française, de milieu aisé et que je voulais conquérir. Je me suis présenté à elle avec « ma gueule de métèque » pas très fréquentable, mon collier de barbe, etc. Je trouvais ridicule qu'il y ait des barrières entre nous. Je

voulais qu'elle me connaisse sans fard. Cette chanson d'amour destinée à une femme, fait rêver les femmes, très sensibles au côté exotique, le côté « héros de Kasantakis ». (Il faut entendre les ah ! de plaisir qui s'exhalent des nombreuses poitrines féminines lorsque l'orchestre lance le prélude du « Métèque »).

« Je ne suis pas dupe, de toute façon. Le besoin de bonne conscience est satisfait ainsi, à bon compte. Il restera peut-être que le mot « métèque » aura été valorisé : c'est la première fois que quelqu'un est prêt à assumer sa condition de métèque. J'ai eu des lettres de diverses minorités qui me remercient. Par exemple les Bretons. »

En fait Moustaki laisse la porte ouverte. Entre qui veut, le rejoint qui veut sur le chemin de l'amour et de la poésie. Il est disponible, son public aussi. Public de jeunes, il comprend, il réagit quand Moustaki présente « Joseph » « désavoué par le Vatican et l'Opus Dei », quand il interprète « La Pierre » « écrite avec un compositeur grec, (l'un de ceux qui reste en liberté) alors que la Grèce était encore un pays fréquentable ».

« Mes souvenirs sont les seuls survivants », raconte Moustaki, juif d'origine grecque, venu d'Égypte, qui voudrait « réveiller une âme qui s'est tue dans l'éternel silence des statues ». Peut-on y voir une profession de foi, peut-on en voir aussi dans le « Temps de vivre » lorsqu'il appelle : « Viens, écoute ces mots qui vibrent sur les murs du mois de mai. Ils nous disent la certitude que tout peut changer un jour ! »

Une idée forte, vraie

Il y a surtout « Requiem pour n'importe qui ». Créée à Bobino, cette nouvelle chanson « va plus loin dans l'engagement, dit-il. C'était une idée forte, vraie, qui m'a réveillé la nuit. La paix au Biafra, dit-on, à quelque prix que ce soit — et je pense qu'il est essentiel qu'il y ait la paix. Alors apparaissent les généraux, les ministres qui

font la guerre mais qui n'en sont pas victimes. »

Requiem pour n'importe qui... solidarité des victimes, égalité des morts : le Biafra, le Vietnamien, le frère de Théodorakis, l'enfant de Zorba le Grec. « Il est mort... pitié pour ses cendres. Ce n'est ni l'heure, ni l'endroit pour demander des comptes à rendre, mais les mots viennent malgré moi » chante Moustaki. « On a dit de moi que j'étais résigné, on a dit aussi que le music-hall n'est pas un tribunal, mais je parle quand j'en ai envie. « Requiem pour n'importe qui » me tenait à cœur, alors je le chante... »

Faut-il souhaiter beaucoup d'autres insomnies à Moustaki ? Le 26 janvier il a quitté Bobino où chaque soir, des salles comblées l'auront applaudi, accompagné de son orchestre où se distingue le violoncelliste Benoît Charvet et Catherine Le Forestier, la belle voix pure qui le soutient, avant de partir en Italie et peut-être à... Alexandrie !

Propos recueillis par Marguerite KAGAN.

(1) Georges Moustaki a enregistré deux 45 tours et un 33 chez Polydor.

Faites
abonner
vos amis
à
droit & liberté

mrap

BULLETIN D'ADHÉSION

PRESIDENT : Pierre PARAF - SECRETAIRE GENERAL : Charles PALANT.

COMITE D'HONNEUR

Bâtonnier Paul ARRIGHI, Georges AURIC, Claude AVELINE, Robert BALLANGER, Roger BASTIDE, Jean CASSOU, Aimé CESAIRE, Diomède CATROUX, Charles de CHAMBRUN, André CHAMSON, Pierre COT, Docteur Jean DALSACE, Louis DAQUIN, Hubert DESCHAMPS, Henri DESOILLE, Michel DROIT, Maurice DRUON, Pasteur André DUMAS, Adolphe ESPIARD, Henri FAURÉ, Max-Pol FOUCHET, Marcel GROMAIRE, André HAURIUO, Charles-André JULIEN, Alfred KASTLER, Joseph KESSEL, Alain LE LEAP, Michel LEIRIS, Jeanne LEVY, Darius MILHAUD, Théodore MONOD, Etienne NOUVEAU, Jean PAINLEVE, Marcel PRENANT, Alain RESNAIS, Emmanuel ROBLES, Françoise ROSAY, Armand SALACROU, Jean-Paul SARTRE, Laurent SCHWARTZ, Jean SURET-CANALE, Jacqueline THOME-PATENOTRE, Général Paul TUBERT, VERCORS, Dr Pierre WERTHEIMER.

Robert ATTULY, Vincent AURIOL, Georges DUHAMEL, Yves FARGE, Francisque GAY, Jacques HADAMARD, Georges HUISMAN, Jules ISAAC, Frédéric JOLIOT-CURIE, Jean LURCAT, Léon LYON-CAEN, André MAUROIS, Amiral MUSELIER, Marc SANGNIER, André SPIRE, Chanoine Jean VIOLLET.

Désireux de soutenir l'action contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix.

J'ADHÈRE AU M.R.A.P.

Nom Prénom

Profession

Adresse

Je vous envoie, à cet effet, la somme de

Je souhaite :

- recevoir une documentation complète sur le M.R.A.P.
- être invité à ses réunions et manifestations,
- participer à l'un de ses Comités locaux ou professionnels.

Le montant de la carte d'adhésion (à partir de 5 francs) est laissé à l'appréciation du souscripteur, selon ses possibilités, compte tenu de la nécessité d'apporter le soutien le plus efficace à l'action du M.R.A.P.

MOUVEMENT CONTRE LE RACISME, L'ANTISÉMITISME ET POUR LA PAIX (M.R.A.P.)
120, rue Saint-Denis - Paris (2^e) - Téléphone : 231-09-57 - C.C.P. : 14-825-85 Paris

Vladimir Pozner : *Le temps est hors des gonds*

Un problème très ancien, d'une actualité brûlante.

OCTOBRE 1943. Contre les juifs du Danemark, l'occupant a décidé de mettre en œuvre la « solution finale ». A Copenhague un groupe de ceux que les nazis vouent à l'extermination, se rassemblent dans la chapelle d'un hôpital. Mais ce n'est pas vers les camps de la mort qu'ils partiront : grâce à la solidarité de tout un peuple, la presque totalité des juifs danois pourront se cacher, traverser le détroit, s'échapper vers la Suède... C'est une histoire de ce temps-là que raconte Vladimir Pozner, dans son dernier roman.

Le temps est hors des gonds (1) : le titre est tiré de « Hamlet » ; et à travers toute l'œuvre, des thèmes shakespeariens se mêlent au récit, font corps avec lui, de même que le souvenir d'Andersen et de sa « petite Sirène ».

Assis à sa table de travail, encombrée de papiers et de livres, Vladimir Pozner s'en explique — ou plutôt, à l'entendre, on pourrait croire que tout cela s'est agencé spontanément, qu'il n'a eu qu'à tenir la plume. Et pourtant, quel travail patient et profond, quel « métier » supposent ces 222 pages toutes simples, fluides, où tout semble aller de soi !...

— Les thèmes de ce livre ? Qu'en sais-je ? Je ne l'ai pas lu, je n'ai fait que l'écrire. Je ne me suis pas dit : « Je vais traiter tel ou tel thème ». On s'assied, on écrit, et il en sort quelque chose. Je raconte une histoire. Quelle que soit l'histoire, elle s'écrit d'elle-même, elle te déporte dans une direction donnée, et on espère que c'est la bonne. Si le livre n'est pas raté, c'est parce qu'il s'est fait ainsi, et moi, je me suis employé à obtenir qu'il se fasse de la façon la plus brève, la plus simple.

C'est très facile apparemment de faire un roman. Une série de hasards, d'occasions, et l'histoire surgit, prend forme. Ironise-t-il ? A peine. Il traduit le sentiment de l'évidence qui doit s'imposer à l'écrivain quand ce qu'il écrit correspond bien à la réalité qu'il entend exprimer, et les enchaînements naturels qui en découlent. C'est cette évidence, le caractère inéluctable du récit, que le lecteur ressentira à son tour.

— Il y a deux ans, à Copenhague, j'ai

été surpris de découvrir que le peuple danois s'était, tout entier, levé pour défendre les juifs, ce qui n'est arrivé dans aucun autre pays d'Europe. Il serait tellement agréable de dire : comme les Français, les Hollandais, les Soviétiques, les Polonais... Hélas ! Je voudrais me tromper, mais je crains que ce soit l'unique exemple d'un peuple unanime s'opposant aux persécutions contre une minorité, quelle qu'elle soit, sur son propre sol ou à l'étranger...

Shakespeare et Andersen

— Quel rôle jouent dans ce roman les références à Shakespeare et à Andersen ?

— Puisque cela se passait au Danemark, comment ne pas penser à Andersen, sur qui nous avons grandi, un des premiers auteurs que nous avons lu et aimé ?

Quant à Shakespeare, il se trouve que le petit port de pêche, au nord de Copenhague, où de nombreux juifs se sont embarqués pour passer en Suède, est situé à une vingtaine de kilomètres du château d'Elseleur. Il est difficile de décrire quelque chose qui se déroule là en faisant semblant que Shakespeare n'a pas existé...

Et il n'y a pas que les « Contes d'Andersen » et « Hamlet ». Il me semble, en y songeant, qu'une troisième œuvre pèse sur l'action de mon livre et de ses personnages : la Bible.

En effet : tout aussi logiquement — à moins que ce soit encore par hasard — l'Ancien et le Nouveau Testament font partie de cet ensemble de circonstances qui, avec les lieux, le temps, les souvenirs, forment la trame du récit, lui donnent vie, le font naître. Pozner poursuit :

— Les juifs danois ont tous été en danger le même jour. Le garçon de quinze ans dont je raconte l'histoire, à moins d'être orphelin ne pouvait partir qu'avec sa famille. J'ai découvert, en écrivant que sa mère était morte, qu'il partait avec son père. C'est ainsi, malgré moi, que j'ai retrouvé un des thèmes d'« Hamlet ». Dans cette salle du château d'Elseleur où Shakespeare a placé tant de scènes, et dont les fenêtres donnent sur le détroit qui sépare la côte danoise de la Suède, comment puis-je ne pas penser à

Hamlet, à son père, le roi assassiné, et au père de ce jeune juif, qui a été arrêté, qu'il ne reverra jamais peut-être : le fils suivra-t-il la leçon d'Hamlet ?

Et Pozner parle avec une tendresse toute paternelle de Kristine, qui ne ressemble pas à Ophélie, mais dont le destin fera, dans sa quatorzième année, une « petite sirène » aimante et cruellement déchirée. Le ton devient plus grave :

— Je n'ai pas voulu décrire un événement historique. C'est par hasard — hélas, ce n'est pas par hasard — que j'ai rencontré une nouvelle fois le problème des persécutions. Je l'avais abordé dans mon volume de nouvelles sur la guerre d'Algérie (2).

Qu'il s'agisse d'Arabes ou de juifs, persécutés ici ou là, hier ou aujourd'hui, pour moi c'est le même problème, et je pense qu'il en est ainsi pour les lecteurs de « Droit & Liberté ».

Aujourd'hui comme hier, les peuples n'ont pas lieu d'être fiers de leur attitude dans la défense des minorités persécutées. « Le temps est hors des gonds » : c'est la définition même de l'époque ou nous vivons. Et c'était vrai déjà quand Shakespeare a écrit ces mots...

— Ce livre se termine sans que nous connaissions le sort définitif des personnages. Est-il optimiste ou pessimiste ?

— Il vaudrait mieux se demander s'il est vrai ou imaginaire. Tous les gens existent pour moi, que je les aie inventés, ou que je les aie rencontrés. Raconter leur vie c'est découvrir peu à peu une personne, une histoire, comme cela se passe dans la vie. Il n'y a pas grande différence entre l'écriture et la vie.

Dans mon roman, les jeunes survivent, c'est déjà énorme en ce temps là, surtout pour le garçon, qui est juif. Ils ne se rencontreront peut-être plus jamais. Et s'ils se retrouvent, s'aimeront-ils encore ? Je ne sais pas. C'est dommage... Je voudrais bien savoir ce qu'ils sont devenus.

(Propos recueillis par Louis MOUSCRON)

(1) Editions Julliard.

(2) « Le lieu du supplice », éditions Julliard.



La « petite Sirène » d'Andersen, qui veille sur le port de Copenhague, a trouvé une nouvelle réincarnation.

Cinéma

Le retour d'Abraham Polonski

Aux Etats-Unis, la « chasse aux sorcières » l'avait réduit au silence pour vingt ans.

DE son second film, « Willie Boy », Abraham Polonski voulait faire un peu plus qu'un Western. Deux mythes alimentés depuis longtemps par le cinéma américain sont systématiquement démolis ; il s'agit du mythe du Western (Gun Fight) et de la légende de l'Américain qui croit avoir toujours raison. Il y a Willie, vacher indien vivant « quelque part » entre la communauté blanche et indienne ; il enlève Lola, indienne elle aussi, et s'enfuit avec elle à travers le désert du Far West, après avoir tué le père de la jeune fille qui l'a agressé.

Il y a Cooper, le shérif, fils d'un massacreur d'Indiens, mais bien plus humain que son père ; il cherche à éviter le pire mais va jusqu'au bout, tout en laissant une dernière chance à Willie, qui la refuse.

Il y a la doctoresse, au cœur vibrant

de sentiments humains et désireuse d'aider la communauté rouge.

Le gros de l'histoire se déroule dans la montagne, le désert, le « décor naturel ». C'est au sein du paysage que Willie prend tout son symbolisme et sa force indiens. Le shérif continue la poursuite, peu convaincu de la nécessité de la chose, mais déterminé à accomplir sa tâche coûte que coûte.

Plus qu'un film anti raciste, il s'agit d'un long métrage visant à dénoncer l'aveuglement, les fausses idées, les dangers qui menacent le peuple américain et qui proviennent de sa propre mentalité.

Polonski, victime du mac-carthysme, fut inscrit sur la liste noire en 1951, ce qui l'a empêché de poursuivre sa carrière cinématographique (son premier film « L'Enfer de la Corruption » — « Force of Evil » — est sorti en 1948) ; ainsi, il fut



Robert Blake et Katherine Ross

acculé à écrire pour la radio et la T.V. « The World Above » (« Le Monde au-dessus ») et « Season of Fear » (« La Saison de la Peur ») sont deux romans qu'il a écrits pendant ses vingt années de silence. Enfin, la chasse aux sorcières s'étant peu à peu calmée, Polonski reçut, en 1967, la visite du producteur Waxman qui lui tendit le projet de « Willie Boy ».

Une renaissance prometteuse

Professeur de littérature, volontaire dans l'armée américaine pendant la Deuxième Guerre mondiale, critique, scénariste, rédacteur en chef d'un magazine, Polonski peut réaliser actuellement ses rêves : il renaît pour le cinéma américain avec « Willie Boy ». Il grouille d'idées fermentées depuis longtemps, forgées par ses souffrances, ses inquiétudes, sa longue expérience.

Ses projets concernent le tournage de deux films :

Le thème du premier représente l'esprit qui régnerait aux U.S.A. après la guerre du Vietnam. Trois G.I.s reviennent du Vietnam ; leur cerveau, empoisonné par la guerre, crée, par contagion, un climat de guerre aux U.S.A. (Allusion à la situation régnant en 1919 : l'accroissement du gangstérisme, et au crack économique des années 1930). Polonski cherche donc à combattre la guerre au Vietnam et dénonce les dangers que « l'après-guerre » risque de susciter dans son pays.

Son deuxième projet de film, à plus ou moins longue échéance, nous ramènerait quelque cent ans en arrière, un mois avant la guerre de Sécession, en 1860. Il s'agirait de décrire la situation dans le sud seulement, où l'esclavage noir avait provoqué des conflits avec les Yankees, et de donner au film la forme d'une parabole ou d'une allégorie. Son but serait de démontrer que la situation d'aujourd'hui est à la base de la situation actuelle aux Etats-Unis.

Humain, réaliste, compréhensif, Polonski définit le fil conducteur de son œuvre, de sa vie comme étant marqué par le désir de progrès et la prise de conscience de soi.

Ilana SHAVIT

« Les Eaux mêlées » présenté par le M.R.A.P.

Le 16 janvier dernier, à la Cinémathèque du Musée de l'Homme, le M.R.A.P. organisait une soirée au cours de laquelle fut projeté le très beau film de Jean Kerchbron : « Les Eaux mêlées », d'après le

roman de Roger Ikor qui obtint le Prix Goncourt en 1955.

Bien avant l'heure, une foule nombreuse attendait l'ouverture des portes. Et c'est devant une salle comble que la projec-

tion eut lieu suivie d'un débat animé par le président Pierre Paraf et Charles Palant.

Roger Ikor et Jean Kerchbron rejoignent de bonne grâce aux questions posées.

Paul de Beaumont qui signa l'adaptation avec Jean Kerchbron, quelques-uns des interprètes du film, Ludmilla Michaël, Françoise Wulf, Serge Marquand, auxquels s'étaient joints Nadine et Jean-Louis Trintignant avaient tenu à participer à cette soirée.

(Signalons que Ludmilla Michaël vient d'obtenir le Prix Suzanne Bianchetti, destiné à encourager la carrière d'une jeune comédienne.)

Notre photo : Roger Ikor précise ses intentions.



Paul Klee ou l'enfance revécue

JUSQU'AU 16 février, le Musée national d'Art moderne présente une exposition Paul Klee composée de 200 titres s'échelonnant tout au long de sa carrière, depuis 1900 jusqu'à sa mort en 1940.

Bien que n'étant pas spécialiste de Klee, il m'a semblé que les œuvres choisies pour l'exposition ne rendaient pas suffisamment compte de l'originalité de l'artiste. Il y a quelques années, Alexandre Iolas avait exposé une trentaine de petits tableaux qui, par leur qualité et leur unité, la révélaient davantage.

Au musée, on a accordé une importance assez grande aux toiles de la fin de sa vie, qui semblent plutôt gratuites, surtout les tableaux abstraits où Klee se contente d'œuvrer dans un langage moderne plutôt conventionnel. Seuls les dessins dans une veine d'humour (« Le Créateur ») ou d'inquiétude inquiétante (« Groupe de cinq », « Ourx des temps héroïques ») nous rappellent qu'il s'agit là d'un des artistes les plus singuliers du siècle.

Plus intéressante est la salle d'introduction, où on retrouve à partir des toutes premières peintures et gravures, la personnalité du peintre suisse telle qu'elle s'épanouira très rapidement. De 1900, un paysage un peu dans la tradition japonaise avec ses tons éteints ocre, vert, et de 1906 un « pot de fleurs » d'un très grand raffinement nous permettent déjà de pressentir les qualités simplificatrices de l'artiste. On découvre aussi une pointe d'esprit voltairien, comme en témoignent les incroyablement amusantes illustrations de « Candide ».

En parcourant cette salle, on se rend vite compte des deux phases qui ont conduit à la grande période de création : les gravures fantastiques et le travail sur les paysages d'Afrique du Nord. Par les premières, il libère son imagination et par les seconds il apprend à peindre. Chevalet planté devant les médinas et les collines blanches de Tunisie, Klee s'applique à traduire, même dans des œuvres de très petites dimensions, la luminosité unique des villages arabes et le principe de leur composition en blocs superposés. Il excelle dans les touches légères aux contours noyés, qui rendent l'esprit même du paysage, sa douceur et son harmonie.

Il reste un compagnon unique pour le rêveur

Sur le plan technique, il se révéla très tôt sensible aux architectures et même dans ses tableaux abstraits des années 1920-1930, il suffira d'un détail imperceptible pour « casser » la monotonie de toiles composées de simples carrés de couleurs et en faire jaillir le rythme.

L'aventure du XX^e siècle

Mais c'est à une autre échelle, beaucoup plus secrète, que Klee intervient dans la grande aventure de l'art du XX^e siècle. « L'amour est lointain et religieux. Dans mes pensées, la terre s'efface derrière le monde. C'est à un point très éloigné, à l'origine des choses que je me place, au niveau de la création, là où je pense trouver des formules à la fois pour l'homme, la bête, la plante, le minéral et pour les éléments, pour toutes les forces tourbillonnantes. J'ignore la sensualité, même la plus noble, qui me permettrait de toucher la multitude », a-t-il écrit dans son journal.

Ce panthéisme, cette aptitude à confondre tous les règnes de la nature, conduira Klee à inventer une étrange cosmogonie. Quant à l'absence de sensualité, rare et gênante pour un peintre, il la remplacera par une sensibilité frémissante et un humour jamais dirigé contre les autres mais tourné vers l'intérieur. Son intelligence aiguë aurait pu en faire un artiste aride mais c'est au niveau de l'affectivité qu'il développa les véritables thèmes de son œuvre.

Il suffit de regarder ses dessins de femmes, « Tête menaçante » (un visage de momie ayant sur le crâne un rat mythologique comu), « Vierge perchée sur un arbre », aussi décharnée que l'arbre, osseuse, impudique et de mauvaise humeur, pour constater que la réalité courante n'offrirait aucun champ d'exploration au peintre. Il lui préférerait les méandres du psychisme. D'où l'intérêt qu'il portera aux dessins d'enfant. « Il y



La villa R. (1919).

a encore des commencements absolus en art, seulement on les rencontre plutôt au musée d'ethnographie ou chez soi, dans la chambre des enfants. Ne ris pas, lecteur, cela est donné aussi aux enfants, et il y a une grande sagesse là-dedans. » Ses plus belles œuvres sont celles où il nous montre un univers plein des fantômes qui peuplent les cauchemars d'enfants, fantômes amadoués par la baguette magique de l'artiste. Il s'y exprime avec toute la liberté et l'apparente simplicité de l'enfance. On décèle chez lui une tendance à l'exorcisme qui rappelle un autre peintre, Victor Brauner, obsédé, lui, par la division des sexes en féminin et masculin et dont l'œuvre est une protestation contre cette loi ressentie comme un arbitraire.

Malgré l'aspect angoissant des thèmes : pourriture de la chair (« Jeune possédée »), figures castratrices, personnages échappant à toutes les données de la raison, Klee n'est jamais grave car on sent qu'il est le premier enchanté par les bizarreries nées sous sa plume, et ravi d'avoir conservé intacte la fraîcheur de ses émotions primitives, d'avoir pu tracer les contours de ces images enfouies dans les couches primaires, de plus en plus diffuses chez l'adulte, de la personnalité.

Nombre d'œuvres recréent ce monde en toute innocence, et d'autres, avec un humour d'une finesse exquise, nous racontent de fabuleuses histoires, telles « Le voyage d'Unklaich en Chine », « Léger péril en mer », « L'ordre du contre-ut », qui mettent le spectateur en état de grâce. C'est là qu'est le miracle Klee, dans le mystère et l'enchantement de l'enfance. Il a frappé à des portes obscures et vers la fin de sa vie, il a disparu derrière ces portes, mais il reste un compagnon unique pour le rêveur nostalgique, heureux d'échapper aux réalités impérieuses et banales, fausses souveraines dont Klee n'avait que faire.

Pâquerette VILLENEUVE.

Marc Chagall : « Ma Vie »

A l'occasion de la grande rétrospective de l'œuvre de Chagall qui inaugure les nouvelles galeries du Grand Palais, il nous a paru à propos de relire le volume de souvenirs du peintre, qu'il intitule « Ma vie » et qu'il a illustré de forts belles gravures originales (1).

Les circonstances dans lesquelles Chagall écrit cette biographie nous paraissent d'ailleurs remarquables ; il est à la veille de quitter sa Russie natale, est-ce l'imminence de ce départ (1922) qui le pousse à la rédaction de ces feuillets ? Il n'a pourtant que trente-sept ans. Veut-il enfermer pour lui un monde qui se désagrège sous ses yeux, qu'il sent pourtant en lui, qui est lui ?

Une autre chose nous frappe, c'est la ressemblance immédiate entre la forme de ses souvenirs et sa peinture.

Le petit monde de la communauté juive de Vitebsk où il est né, nous apparaît en effet sous un jour mythique et surnaturel.

La famille du jeune Marc est profondément imprégnée de mysticisme hassidique. Le père « à l'aspect pascal et bêtasé », mais sachant les soirs de sabbat retrouver sa dignité de chef de famille, la mère « toujours ventrée, belle et chaleureuse ».

« Ma véritable école est la maison de mes parents » reconnaîtra-t-il plus tard.

Nous découvrons aussi avec enchantement, toute une galerie de personnages curieux, tel que cet oncle qui disparaît un soir et qu'on retrouve en train de manger des carottes... sur le toit de la maison ! Dans ce monde clos, la vie se déroule au rythme des fêtes liturgiques et traditionnelles, comme cette curieuse esquisse de la circoncision. A treize ans, le jeune homme fait sa « Bar Mitzva », et accède alors officiellement, et non sans quelque appréhension, au monde des adultes.

Ses parents veulent alors l'envoyer au collège. Interdit aux juifs, Marc y entre clandestinement grâce à un professeur ami de la famille.

« A cette époque je m'enivrais de dessin », mais comment devenir un artiste ? Il découvre l'atelier de Pen, peintre de Vitebsk, y fait un bref séjour, puis part pour Petersbourg. « L'essentiel c'est l'art, la peinture différente de celle de tout le monde. »

Comment séjourner à Pétersbourg, la ville est interdite aux juifs ? Il ira en prison, puis finira par trouver asile dans une académie. « Je me tiens sur le bord de la chaise — la chaise n'est pas à moi — elle est sans chambre. »

D'abord l'instinct...

Il va voir Bakst, peintre en renom et ami de Diaghilev. Dans son atelier, ce sont surtout des œuvres de Gauguin et de Monet qu'il découvre, car au fond il ne veut pas apprendre : « je ne saisis rien que par mon instinct ». C'est ce même instinct qui le pousse vers Paris. Il y affronte le Paris de 1910, foyer de l'art nouveau avec Léger, Delaunay, Modigliani, Picasso, qu'il rencontre tour à tour. Il se sent enfin un homme : « Là-bas, à chaque pas, on me faisait sentir que j'étais juif, et que je n'avais pas de patrie ».

C'est alors que naissent quelques chefs-d'œuvre : « A ma fiancée », « une totale explosion lyrique » dira André Breton. Les poètes sont ses amis, ils « chanteront » son art : Cendrars, Apollinaire, Eluard.

Mais bientôt l'Europe commence la guerre. Chagall rejoint Vitebsk et sa fiancée Bella, et cette période de grands troubles, où se mêlent tout à la fois les brutalités de la guerre, des pogroms, et de la Révolution, sera pour ce « Zeus doux » (2) particulièrement féconde.

« La Promenade », « Le Double Verre de vin », autant d'hymnes à l'amour, une volonté passionnée d'allégresse qui rompt toutes les barrières, et rejoint la flambée de liberté des premiers mois de 1917.

C'est surtout cet esprit-là que partage Chagall, enthousiaste et imagier. « Ce que



je connais du marxisme ? Marx est juif, et avait une longue barbe blanche ! »

Chagall est nommé commissaire aux Beaux-Arts de Vitebsk, il y fonde une académie, y invite Malhévitich et Pougny. Pour le premier anniversaire de la Révolution d'Octobre, il compose une affiche montrant un homme du peuple jetant à bas un palais.

Mais les « Suprématistes » qui règnent dans les commissions soviétiques l'obligent bientôt à abandonner son académie, et à accepter un poste de professeur dans une colonie d'orphelins, « La III^e Internationale ».

« Peu à peu les novateurs ont dû partir, l'art n'a rien donné, on a simplement brisé quelques êtres... Et n'étaient-ils pas justes mes pressentiments plastiques, puisque nous sommes véritablement en l'air et souffrons d'une seule maladie : la soif de stabilité ».

La Russie est en plein bouleversement et déjà ne le comprend plus ; Chagall choisit de s'expatrier « et peut-être l'Europe m'aimera et avec elle ma Russie ».

Solange DREYFUS

(1) Editions Stock.
(2) Apollinaire.

Iu... vu... entendu

● Maria Edouarda expose 70, rue F.-Miron à Paris sous l'égide de la Fédération Léo-Lagrange.

● De récentes œuvres de Guerrier sont présentées 14, place François-1^{er}.

● Les presses de la Monnaie de Paris viennent de sortir une médaille consacrée à notre ami George Besson, critique d'art et collectionneur aujourd'hui âgé de 87 ans.

● Le Prix Gaby Archem-

baud, récompensant une œuvre traitant d'un thème juif dans un esprit progressiste, a été remis par Pierre Paraf, membre du jury, à Mademoiselle Irène Boudsocq pour son mémoire : « Isaac Babel, écrivain juif », lors de la réception annuelle des amis de la « Presse nouvelle hebdomadaire ».

● Les deux tomes consacrés aux arts de Russie (des origines à la fin du XVI^e siècle, les XVII^e et XVIII^e siècles) publiés par les Editions Nagel sont

vendus au prix de 135 F chacun.

● Le « Chant pour le Vietnam » d'Henri Tomasi a été joué pour la première fois à Paris. Ce poème symphonique est à la gloire de « ce petit peuple indomptable que la plus puissante nation du monde tente, par les moyens les plus criminels, de mettre à genoux ».

● La Commission centrale de l'enfance organise, du 26 février au 2 mars à l'Hôtel moderne de Paris, une grande

vente de solidarité-kermesse.

● L'émission quotidienne « Afrique-Inter », diffusée sur les ondes de l'O.R.T.F. chaque soir en direction de l'Afrique, a inauguré une nouvelle rubrique intitulée « Inter-Service-Afrique ». Il s'agit d'une séquence de contact direct avec auditeurs africains et malgaches, destinée à leur fournir tous renseignements universitaires ou professionnelles, et toutes informations concernant les échanges internationaux.

LA HONDA N 360



Une voiture de conception très sûre de ligne et agréable, et d'un soin particulier dans la recherche du détail.

La N360 comprend l'équipement nécessaire pour une conduite agréable, confortable et en toute sécurité : direction du type « course » à crémaillère permettant un contrôle très précis et l'élimination du sous-virage ou survirage... Confortable ? Le système de ventilation à évacuation par l'arrière vous assure un bien-être constant, chaud en hiver, froid en été, sans oublier les glaces descendantes. Pratique ? Tous les instruments de contrôle groupés sur le tableau de bord noir vous permettent une lecture rapide et facile, son large pare-brise panoramique vous apporte encore plus de visibilité.

Un moteur de faible cylindrée qui produit de hautes performances

Sa vitesse ? Elle dépasse le 115 km/h chrono ! Ses accélérations ? Foudroyantes aux feux rouges : 400 m départ arrêté en 22 secondes ! Elle grimpe les côtes les plus difficiles sans problèmes. La puissance développée par ses moteurs 4 temps, à arbre à came en tête, coulés dans un alliage d'aluminium trempé, est de 33 CV SAE. De hautes performances pendant des années, sans réparations coûteuses, c'est ce qui vous est garanti par la mécanique de précision HONDA, et les sévères contrôles de qualité réalisés à la sortie de ses chaînes automatiques ultra-modernes. L'entretien habituel est lui aussi réduit à un coût minimum. Mieux est encore le kilométrage que vous pouvez parcourir avec 4,5 l d'essence : 100 km.

existe aussi en modèle entièrement automatique

HONDAMATIC N 360 A T

Si vous achetez votre HONDA aux Etablissements :

- Claude Froger, 40, avenue de la Porte-de-Villiers, Paris (17^e) (425.00.54) ;
- Paris-Centre-Automobile, 52, rue Croix-des-Petits-Champs, Paris (1^{er}) (488.14.18) ;

un cadeau vous est réservé : un POSTE-TRANSISTOR que vous pourrez retirer à « Droit & Liberté » sur présentation de la facture.

 **HONDA**

Livres

Les juifs de France et Israël

D' prétendent qu'il existe en France, voire à l'échelle mondiale, une « conscience collective » juive monolithique. L'étude de Sylvie Korcaz, « Les Juifs de France et l'Etat d'Israël » (1), vient confirmer la fausseté de cette thèse. L'auteur n'étudie que les comportements « des seuls juifs qui se sentent concernés à quelque titre que ce soit par le judaïsme en général et Israël en particulier », comportements souvent différents, parfois contradictoires. Ainsi par exemple 54 % de ceux-ci rejettent l'idée même d'émigration ; 33 % pensent que des persécutions antisémitiques pourraient provoquer leur départ ; 10,5 % envisagent ce départ pour des motifs d'ordre privé, et 2,5 % seulement pour des raisons idéologiques.

VOICI un essai dont les intérêts sont multiples, ce n'est pas si commun, surtout dans un domaine où la passion tient si facilement lieu de méthode (cela ne signifie pas que la passion soit, en soi, mauvaise chose mais que pour aborder la réalité elle ne suffit en rien). Il est très réconfortant de voir certaines vérités apparaître là où on les oublie trop souvent ; les classes socio-économiques, le statut social des individus conditionnent les idéologies et leurs expressions, cet essai le rappelle, ce n'est pas une mince vertu.

Ces considérations préliminaires posées, venons-en à ce que ce livre apporte. D'abord il souligne le fait que les appartenances ressenties sont fonction des situations concrètes et de la place occupée dans le cursus social, et qu'il en est de même des conduites. Nous y voyons des notions comme celles de « générosité » ou de « représentation » confrontées à leur tuf social et en ressortir lavées de certaines ambiguïtés ou illusions. Il y a donc un mouvement de démythification et de décapage d'un certain nombre de préjugés. Mais le travail ne se borne pas à ce décapage, un mouvement complémentaire s'attache à dévoiler la multiplicité des composantes de l'unité culturelle. L'unité symbolique de l'appartenance y montre les pierres diverses de sa construction, et les interprétations souvent fort éloignées les unes des autres qui en soutiennent la permanence. Ces deux mouvements, démythification des affirmations idéologiques et mise en évidence des multiplicités internes, s'affirment à travers trois parties distinctes qui se proposent chacune d'examiner un étage différent du rapport à Israël, à son image si l'on préfère. C'est l'analyse d'un niveau de la relation qui est parfaitement conscient et explicite pour ceux qui sont interrogés. Les représentations recensées et décrites sont transparentes à elles-mêmes ; ce n'est pas encore le lieu de l'ambiguïté.

Une seconde partie est consacrée à ce que l'auteur appelle les « fictions », c'est-

à-dire à un examen des causes et des effets présumés de l'attitude à l'égard d'Israël. Causes et effets « présumés » et non « réels » : nous entrons là dans la zone où déjà les conduites et les croyances ne sont plus ce qu'elles croient être, et où l'inconscience des motivations s'habille de prétextes inadéquats. Ces prétextes sont puisés dans le vaste réservoir des explications propres à soutenir des attitudes dont les motifs ne sont pas vécus comme transparents à eux-mêmes. Nous sommes là au niveau, non pas de l'inconscient à proprement parler, mais plutôt des voiles qui séparent les motivations inconscientes des actes réels. C'est si l'on veut le niveau des productions imaginaires qui naissent sur l'opacité de l'inconscient. Niveau médian où l'analyse est difficile dans la mesure où les mécanismes impliqués jouent sur un double registre : celui de la connaissance et celui de l'obscurité : obscurité des fondements de la conduite et rationalisation de celle-ci.

Les pratiques, produit des impératifs inconscients

Une troisième partie enfin, aborde les pratiques, autant dire les conduites réelles, qui sont le produit direct des impératifs inconscients. Et c'est au niveau des pratiques, bien plus qu'à celui des opinions, que se révèle l'impératif inconscient. Les opinions et les interprétations exprimées par les acteurs sociaux sur leur propre conduite ne décrivent pas la totalité de la situation où ils sont impliqués. Nous sommes si peu conscients en tant qu'individus, des mécanismes sociaux qui nous dirigent que nos réponses sont toujours incomplètes (dans le meilleur des cas : car il peut aussi arriver qu'elles ne soient pas exactes malgré notre désir). Pratiquement les opinions ne donnent jamais qu'une image partielle de la situation. Le flot où nous sommes pris déborde notre conscience de toute part et celle-ci n'en embrasse qu'une faible part. Ce sont les conduites qui viendront alors

prendre le relais et pourront éclairer le tableau.

Dans cette troisième partie le lien entre les conduites effectives et les appartenances sociales est parfaitement mis en lumière, tout comme la première partie soulignait la situation socio-économique comme l'un des déterminants centraux des images spécifiques dont était revêtu l'Etat d'Israël.

On voit donc que la préoccupation sociologique domine ce travail qui traite d'un sujet qu'on aborde habituellement avec des vues plus volontiers littéraires, politiques ou mystiques. Car le type d'attention que l'on consacre à cette question est souvent univoque : la notion de judéité en constitue l'unité non analysée. Alors que nous voyons ici apparaître des variables internes à cette unité, classe sociale, situation socio-économique, insertion professionnelle, cursus historique de la famille et de la personne se superposent et se croisent avec les données proprement culturelles et religieuses et leur donnent leur mode d'être particulier et leur signification. Les motivations, qui pourraient paraître si constantes sous une approche globale de la situation, sont en fait très variées. Et si leur complexité n'est pas très évidente (ce n'est d'ailleurs pas le propos de l'auteur que d'entrer dans la description des interférences de facteurs), la variété qu'elles présentent selon le lieu social d'où elles surgissent est clairement exposée. Le poids des événements historiques qui se déroulaient au moment même de l'étude est sensible, qui accentue la variété des motivations et des perceptions décrites. Ceci accentue encore la multiplicité des lectures possibles de cet ensemble de réflexions.

L'un des autres mérites de ce livre, et c'est peut-être le plus passionnant, est la qualité exceptionnelle des interviews recueillies. Certaines d'entre elles sont des analyses rigoureuses et fines d'une situation dont on ne peut dire que ce soit la simplicité qui la caractérise : en disposant des seules données de la réflexion et des connaissances générales, on ne peut pratiquement pas aller plus loin. Ce livre mériterait pour cela seul d'être lu, s'il n'avait pas les qualités que nous avons déjà vues. Ces interviews montrent leur richesse en opposant à l'interprétation de l'auteur une sorte de résistance : pour chaque passage cité la multiplicité des sens est flagrante, et on les voit occuper une place qui ne rend pas justice à la variété de leurs implications. Elles disent toujours « plus » et aussi « autre chose » que ce à quoi elles viennent témoigner. Voilà je crois une qualité rare et qui, paradoxalement, provoque un regret, celui de ne pas avoir de citations plus longues.

Colette GUILLAUMIN.

(1) Ed. Denoël.



les livres

Les fleurs de soleil

par Simon Wiesenthal

1942. Lemberg occupé par les nazis. Simon Wiesenthal est emmené chaque matin hors du camp de concentration où il est détenu pour travailler sur un chantier. Passant devant un cimetière militaire il est hypnotisé par des soleils qui se dressent sur chaque tombe. Leur large corolle d'or semble recueillir les rayons de la lumière et les transmettre à ces tombes soigneusement alignées. Et Simon Wiesenthal envie ces soldats morts, il leur envie « ces fleurs de soleil qui les relie mystérieusement au monde ». Lui, il finira sans doute dans une fosse commune, le corps jeté sur un amas de cadavres.

Pourtant, il sortira vivant des camps nazis et il se souviendra toute sa vie de l'extraordinaire aventure qu'il a vécue en ce mois de juin 1942 :

Un triste jour, comme tous les autres, on vient le chercher. Dans un hôpital allemand, un S.S. est à l'agonie et veut obtenir le pardon d'un juif afin de mourir en paix. Cloué sur son lit de mort, aveugle, s'accrochant aux mains de Wiesenthal, avec ses dernières forces de mourant, le jeune nazi lui confesse tous ses crimes et le supplie de lui pardonner.

Contrastant avec la décrépitude sinistre de la chambre d'hôpital, des rayons de soleil se posent sur le front livide du S.S. et Simon Wiesenthal sait que demain, une fleur de soleil s'épanouira sur la tombe de cet assassin. Il refuse d'accorder son pardon.

Lorsqu'il lui raconte cette douloureuse histoire, un ami de Wiesenthal lui répond : « Un homme de la race des Seigneurs a exigé d'un sous-homme quelque chose de surhumain ».

A-t-il raison ? Le problème est-il bien posé ainsi ?

Obsédé par ce cas de conscience et par le choix qu'il a fait, Simon Wiesenthal a raconté cette histoire dans « Les fleurs de soleil » (1).

Ayant terminé son manuscrit, il a posé la question « Ai-je eu raison ou ai-je eu tort ? » à de nombreuses personnalités. Celles-ci, qui viennent d'horizons philosophiques et religieux les plus divers mais qui ont toutes souffert du nazisme, répondent par **oui** ou par **non** à la terrible question que pose l'auteur des « Fleurs de soleil » mais, quel que soit leur choix, toutes comprennent la position de Wiesenthal.

Alain DUPONT.

(1) Ed. Stock.



la télévision

Des noirs pour voisins

Avec « Des noirs pour voisins », Danielle Hunebelle aura été la première journaliste-cinéaste européenne invitée par une compagnie de télévision américaine à traiter un problème intérieur aux U.S.A.

Sollicitée par la Public Broadcasting Laboratory, chaîne non commerciale financée par la fondation Ford, Danielle Hunebelle a choisi de traiter le problème noir par le biais des tensions créées par l'arrivée d'une famille noire dans un quartier jusqu'alors réservé aux blancs.

Le noir Jim Scott, 35 ans, vendeur de machines à écrire, qui entretient d'excellentes relations avec les blancs travaillant avec lui, quitte son ghetto et s'installe avec femme et enfants dans une ravissante villa de la communauté entièrement blanche de Winbury.

Dès l'arrivée de ces « intrus » noirs, les réactions des petits bourgeois blancs sont vives. Hostilité, affolement, mais aussi malaise et consternation s'emparent de la communauté blanche.

Lorsque les Scott semblent être acceptés par la communauté blanche, le drame éclate. Pas entre blancs et noirs, mais à l'intérieur de la cellule noire : David, le jeune fils, est révolté par les compromissions de ses parents et retourne au ghetto, militer parmi ses frères noirs.

L'enquête menée par Danielle Hunebelle lui a permis de constater que l'élévation du niveau de vie de nombreux noirs ne les empêche pas de garder « un pied dans le ghetto ». D'où sa conclusion (une conclusion qui n'a d'ailleurs pas été diffusée par le P.B.L. : il ne faut pas aller trop loin dans la réalité, Mrs Hunebelle !). Son film, tout en décrivant les difficultés qu'affrontent les « bons blancs » pour se libérer de leurs préjugés racistes, montre aussi le sentiment qui anime de plus en plus la population noire : cette fierté d'être noir, ce mépris pour ceux qui rêvent d'être « intégrés » dans la société blanche.

Approche honnête et réaliste, « Des noirs pour voisins » nous aide à comprendre le problème racial américain.

A.D.



le cinéma

L'étrangère intime

Pendant deux semaines, un cinéma du Quartier Latin a présenté « L'étrangère intime » de Joseph Losey. Film très singulier qui, sous le couvert d'une vague intrigue policière, évoque le climat d'accusations fausses, de dénonciations, de malaise culpabilisant qui régnait aux Etats-Unis pendant la « chasse aux sorcières ». Losey tourna ce film dès son arrivée en Angleterre, à une époque où il semble avoir été sous le coup du désarroi et de l'indignation. Le scénario : un homme assez mou et facile est soudain aux prises avec une inconnue qui menace de ruiner sa carrière en prétendant être sa maîtresse. Dérouté, désarçonné, il arrive presque à le croire lui-même comme si l'idée qu'il mérite peut-être cette vengeance s'était peu à peu infiltrée dans son subconscient. C'est l'aspect le plus subversif et perfide du mac-carthysme dont Losey fait ici le procès. Le film n'est pas toujours explicite mais les spectateurs qui se sont donné le mal de faire les transpositions nécessaires ont été récompensés. « L'étrangère intime » est une œuvre de passion.

Good bye Columbus

Si la presse a peu parlé de ce film, Larry Pierce a, lui, vu déformer les intentions de son « Good bye Columbus » par la plupart des critiques.

On a voulu faire passer cette chronique douce-amère, dont le ton fait penser aux nouvelles de Maupassant, pour une critique mal intentionnée à l'égard de la petite bourgeoisie juive américaine. Bien sûr, il y a des éléments de satire, puisque Peerce a choisi le milieu juif comme cadre à son film mais il l'a fait de l'intérieur, et ce qu'il raille, sans grande méchanceté d'ailleurs, ce sont les rêves d'« aryanisation » de gens un peu naïfs qui croient ainsi assurer leur prestige social. L'argument du film n'est pas là, ni dans le mariage israélite où on a voulu voir une réplique de « Mamelouk ». L'auteur de « One Potato, Two Potatoes », ce délicat plaidoyer pour l'amour inter-racial, situe ailleurs son sujet. Il est dans l'attrait sexuel entre deux jeunes gens que tout sépare et qui n'auront ni l'un ni l'autre — plaisir pris —, d'énergie pour affronter les obstacles qui s'opposent à leur union.

Losey et Pierce. Dans un cas comme dans l'autre, nous sommes en face d'un cinéma d'auteur, au sens noble du terme.

P.V.



les disques

Jean Ferrat

Dix nouvelles chansons qui peuvent être classées en chansons politiques (« Camarade »), chansons d'amour (« 17 ans »), chansons sentimentales avec un contexte politique (« Les demoiselles de magasin »), chansons directement rattachées à l'actualité (« Intox »)... « Sacré Félicien », l'une des plus fraîches, ne se plie pas facilement à un classement.

Apparemment, Jean Ferrat ou ses conseillers artistiques, considèrent que le « tube » devrait être « Camarade ». A notre avis, c'est une erreur. C'est confondre l'intention avec la réalisation. Le sujet est beau. Il est noble. Mais la définition du mot « camarade » tombe complètement à plat. Elle est lourde, et cela malgré le fait qu'elle soit rattachée artificiellement à deux événements politiques de haute importance : Mai et Prague.

Autre remarque : sans vouloir être trop pointilleux, nous éprouvons à l'écoute de quelques chansons, un sentiment de redite, car les métaphores utilisées ne sont pas dépourvues d'un certain académisme. Nous leur opposerons celle qui s'appelle « 17 ans » ; on la sent vraie, ressentie, écrite dans un premier jet, puis retouchée.

La chanson « Les demoiselles de magasin » nous semble, sur le plan de l'originalité, être l'une des tentatives les plus réussies dans ce disque. Son contenu montre une prise de conscience de classe d'un milieu professionnel féminin qu'on cantonne, par intérêt, dans la futilité. Ces demoiselles de magasin qui ont des aspirations sentimentales comme toute demoiselle, sont engagées aussi dans les luttes syndicales et elles partagent avec les ouvriers et leurs sentiments et leurs responsabilités politiques.

Nous voyons que Jean Ferrat n'a pas renoncé à engager ses idées politiques par le moyen d'information qui a pour canal la chanson.

Nous ne pouvons terminer cette critique sans signaler la haute qualité des arrangements musicaux d'Alain Goraguer qui conduit son orchestre ; arrangements particulièrement bien réalisés dans « Intox », où l'insistance rythmique est spirituellement en accord avec la pop-music.

Charles FUTERMAN.



la poésie

Brouter en marchant

La **Tour de Feu**, c'est forge de poésie (1). De ses vieux compagnons, **Le Socialisme à l'état sauvage**, c'est, dit Humeau « les mutations de la fraternité ». Et leurs instants heureux se recueillent autour d'Emmanuel Eydoux dans **La Grande Litanie**. Cette flambée prend aux textes et dessins de Mougou, au Revert des Brouses, puis descend à Jarnac par les mains de Mathias, Guillaume, Chabert, etc. (pardon camarades !) et ce Laurent dont voici le **Théâtre**. Passé-masque **Tristan Le Fol** est reconnu d'Isleult. Mais tout présent est mort s'il n'est qu'un souvenir. Pourtant, la **Maison vide** par le fait destructeur du père, l'enfant têtue la ressuscite sans cesse en présent devenir. Livres, revues : une pluie. Comment avoir le temps de découvrir, le moyen d'être fidèle à ce qu'on doit ? A **Traces** (2), M. F. Lavour, instituteur, dirige, imprime.

En face d'un nom, Annette Boïn, j'écris pour moi et pour vous : Attention à ce ton !

Corps francs. Je m'arrête sur Robert Momeux. Une spontanéité de combat s'exprime claire et musicale. Et quand il conte, un oiseau coud.

Comme celles de Gateau le sont encore, les mains de Henri Rouquier furent blessées par l'usine. Elles en demeurent marquées (Les vôtres aussi Rousselot !) d'une gravité tendre.

Je grimpe après mes paumes... Silence de leurs mains lorsque nos mains se taisent Il dit par Christelle à tous les êtres blessés :

— **Où vis-tu maintenant**
Gisante, longue et belle sous les feuilles
Tes joues d'enfant sont roses de rosée
...Auschwitz est plein de boucles blondes

En **Cantilènes et Fulmicoton** (4) jeu d'harmoniques ironies, Paul Baudenon lance : **Heureux qui broute en marchant** c'est ce que je fais ici.

Jean CUSAT-BLANC

1) N°s 102-103-101 ; 2) 44-Le Pallet ; 3) Caractères.

● Dans la présentation des « Poèmes pour l'Homme » faite par Jean Cussat-Blanc (n° 288), nous avons attribué un poème de Jane Kieffer à Jean Niffer ! Nous nous en excusons auprès de l'auteur et de nos lecteurs.



la musique

Prière pour les enfants du monde

Combien de nos lecteurs connaissent Bessancourt, petite localité du Val-d'Oise ? Pour notre part, nous ne connaissons pas ce village qui est en train de se distinguer par sa chorale (chœurs J.-B. Lully, direction Guy Morançon), et aussi par son compositeur, notre ami Bernard Sannier-Salabert.

Donc, pour nous, triple surprise. Surprise qu'il puisse exister encore d'authentiques villages aussi près de Paris, surprise qu'un tel village puisse rassembler une chorale aussi importante (quatre-vingt-cinq choristes), et surprise d'assister au « virement de bord » en quelque sorte, de Bernard Sannier-Salabert, que nous connaissions comme critique.

Le Psaume 23 pour ténor, harpe et orgue, et missa choralis, est une œuvre peu connue de Franz Liszt, et le comble est qu'il faille se rendre dans un village pour écouter cette œuvre techniquement bien construite et pourtant quasi oubliée.

Dans le cadre de l'église de Bessancourt, elle prenait un relief qu'elle n'aurait certainement pas eu dans une salle de concerts traditionnelle. Sujet d'étonnement encore : le public qui se pressait à l'entrée et qui a eu peine à trouver place.

Il régnait durant le concert un climat qu'on rencontre peu dans les concerts habituels.

Ce n'est pas Bernard Sannier-Salabert qui nous démentira, lui qui a dominé courageusement son trac pour présenter et situer les œuvres de Liszt.

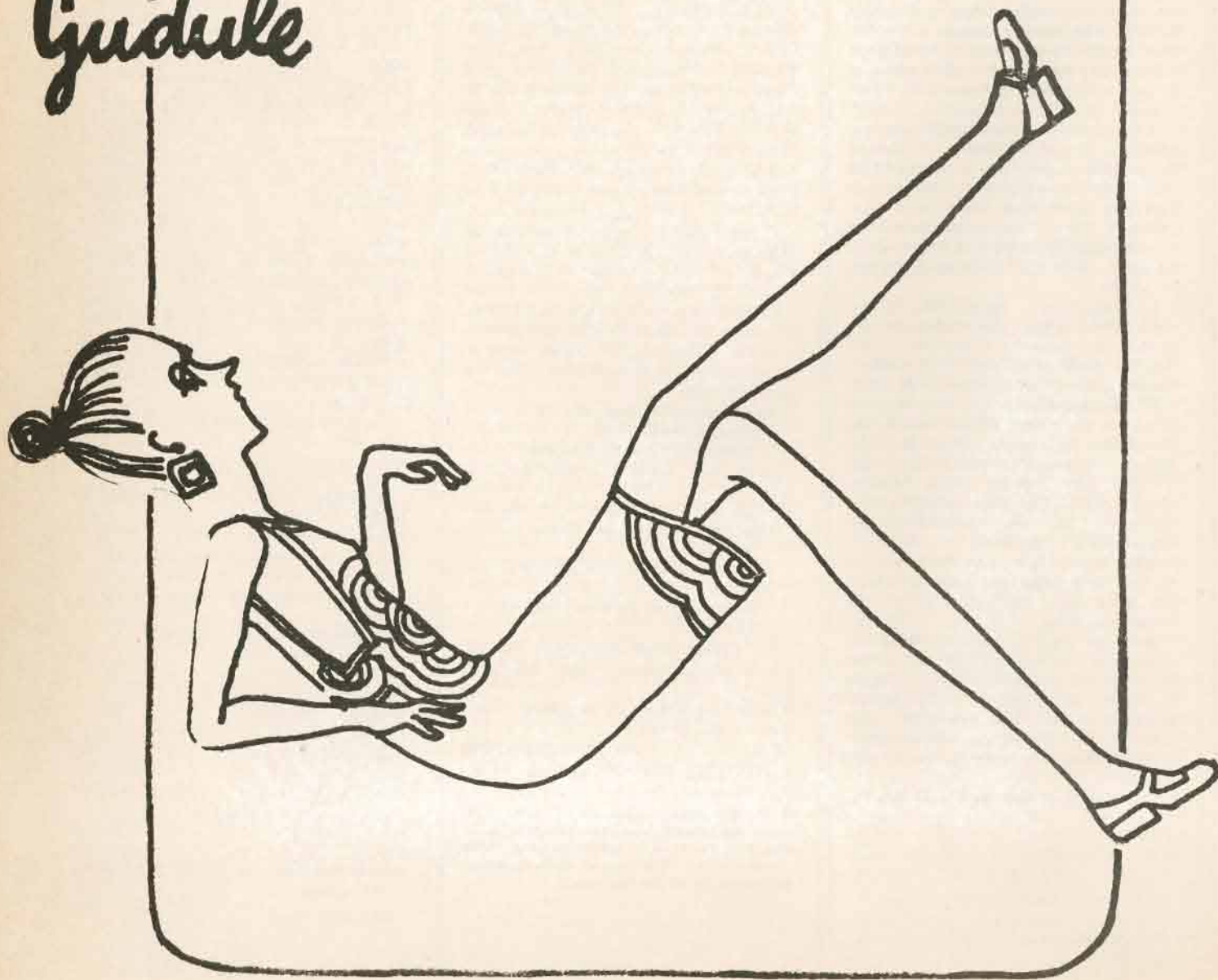
Sa propre **Prière pour les enfants du monde** constituait une première mondiale patronnée par l'U.N.I.C.E.F. A la lecture du poème qui sert de support à cette prière chantée, on n'est nullement étonné du concours de cet important organisme :

« Enfants jaunes aux yeux bridés
Tziganes pourchassés
Hors des frontières...
Pour les petits Africains,
Biafrais, Américains,
Quand cesseront les guerres ? »...

Le texte peut paraître céder à une certaine sensiblerie, mais la musique lui donne un autre tour. L'écriture musicale d'une facture classique, a su mettre en relief l'harmonie entre les voix hautes et basses et l'orgue... Et c'est sous les applaudissements du public que l'œuvre a été rejouée...

Jean JARA

Gudule



LA VIE DU M.R.A.P.

FÉVRIER 1970

LE LOGEMENT DES IMMIGRÉS

thème central de la Journée du 21 mars

EXAMINANT, à sa première réunion depuis le Congrès, les problèmes immédiats qui requièrent l'action du M.R.A.P., le Bureau national a attaché une attention toute particulière aux conditions de logement des travailleurs étrangers, que le drame d'Aubervilliers a brusquement révélées à l'opinion publique.

L'émotion qu'ont ressentie nombre de Français devrait maintenant ouvrir la voie à une vaste campagne, où s'exprimerait leur volonté de voir se réaliser enfin pour les immigrés des structures d'accueil valables.

Cette question cruciale en soulève certes beaucoup d'autres, concernant les im-

migrés eux-mêmes (les formes de leur migration, la faiblesse des moyens dont ils disposent, leur apport économique et démographique, la diversité de leurs situations familiales, les injustices sociales et les discriminations qui les frappent, etc.), comme l'ensemble de la population (la crise générale du logement en France, les incompréhensions et préjugés envers les immigrés, etc.). Des solutions multiples sont à envisager, avec tous les concours possibles, individuels et collectifs, sans oublier la responsabilité majeure des pouvoirs publics et des employeurs, qui utilisent cette main-d'œuvre à bon marché. C'est dire qu'un vaste champ de recherche et d'initiatives s'offre à tous ceux qui ont à cœur de manifester une solidarité active, inséparable des intérêts bien compris de notre pays.

Quatre commissions

Quatre commissions de travail viennent d'être constituées :

— **Travailleurs immigrés** (étude des divers problèmes de l'immigration et élaboration de l'action à mener dans ce domaine ; contacts avec les associations et organismes concernés).

— **Education** (développement en collaboration avec les enseignants et les jeunes de la lutte contre les préjugés raciaux).

— **Gestion et propagande** (mise au point de mesures destinées à accroître le rayonnement du M.R.A.P. et de « Droit & Liberté », ainsi que les ressources nécessaires).

— **Organisation et animation** (implantation de nouveaux comités et coordination des activités locales).

Ces commissions sont ouvertes non seulement aux membres du Conseil national, mais à tous les adhérents qui souhaitent apporter ainsi leur concours à la lutte menée par le M.R.A.P.

Faire converger

les efforts

Le Bureau national du M.R.A.P. suggère que la **Journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale** (21 mars) ait pour thème central cette année, en France, le logement des travailleurs immigrés. Il souhaite que la presse, les associations, les syndicats, les enseignants, les municipalités, les organismes concernés fassent, à cette occasion, converger leurs efforts pour informer et alerter l'opinion publique, élaborer des solutions, faire en sorte que soient prises les mesures les plus urgentes. Ce « grand débat » national, cette ample action commune pourrait constituer sans aucun doute une étape importante vers l'amélioration du sort de ces millions d'ouvriers étrangers, créateurs de tant de richesses, et qui sont aussi des hommes.

Le M.R.A.P., pour sa part, avec ses commissions, ses comités, ses militants, y contribuera de toutes ses forces.

Albert LEVY.



Elie KAGAN

Une délégation reçue par le Préfet de police

UNE délégation du mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix, conduite par son président M. Pierre Paraf, a été reçue, le 15 janvier, par M. Maurice Grimaud, préfet de Police, à qui elle a fait part de ses préoccupations du Mouvement dans plusieurs domaines.

Au cours de l'entretien, ont été notamment évoqués :

— Les conditions dramatiques de logement des travailleurs immigrés dans la région parisienne ;

— Les nombreux attentats commis ces derniers mois contre des logements de travailleurs algériens et dont les auteurs laissent sur place des affichettes portant la mention « Hitler avait raison » ;

— La prolifération sur les murs de la capitale et dans l'enceinte du métro, d'inscriptions racistes, antisémites et xénophones ;

— La vente sur certains marchés d'emblèmes et d'uniformes hitlériens spécialement fabriqués à cet effet.

La délégation du M.R.A.P. a demandé que des mesures urgentes soient prises pour assurer aux travailleurs immigrés des conditions de vie décentes, et pour mettre hors d'état de nuire les auteurs d'agressions et d'excitations racistes.

Des comités écrivent..

Saint-Ouen

Marchandises nazies

« On vend des Croix gammées au Marché aux Pucés, à Saint-Ouen ».

« Certains jeunes arborent des insignes nazis. »

« Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible ! Après Auschwitz, Ravensbrück, Dachau ! »

Tels étaient les propos de quelques amis du M.R.A.P., qui pensèrent que le meilleur moyen de s'assurer de la véracité de ces affirmations était d'aller voir sur place.

Et ce dimanche 18 janvier, nos amis déambulèrent parmi ces allées encombrées de toute sorte d'objets. Rue des Rosiers, un magasin relativement clos, arborant des drapeaux, insignes militaires. « Au vieux Tambour », étalait ses Croix de Fer, ses croix gammées, ses décorations et insignes nazis. Une amie demanda au vendeur s'il n'était pas gêné de vendre de tels symboles après le génocide d'il y a un peu plus de vingt-cinq ans, génocide qu'il semblait qu'on ne pourrait pas oublier.

— « Foutez-moi la paix, je vends ce que je veux. »

Elle lui proposa « Droit & Liberté », pour qu'au moins il se documente.

— « Allez vous faire voir avec vos conneries. »

Les gens passaient, légèrement curieux, certains intéressés. Mais, même lorsque ce farouche partisan des nazis bouscula rudement une amie du M.R.A.P. plus rudement encore J.R., le seul garçon du groupe, en menaçant de lui « casser la gueule », même à ce moment-là, la plupart des clients alentour ne voulurent pas « se mouiller ». Il y eut quelques commerçants voisins qui nous demandèrent des exemplaires de notre journal, indignés qu'on vende librement ces insignes, portés jadis fièrement par les assassins d'une partie de l'humanité qui eut le « tort » de naître juive, ou de vouloir résister à l'envahisseur. Quoi ! même ceux-là, même ceux qui ont sacrifié leur jeunesse, leur liberté pour lutter contre ce despotisme intolérable, même ceux-là ne se souviennent plus !

Et l'on aurait souhaité une réaction plus vive dans le marché lorsque ce vendeur de rêves périmés (souhaitons-le, tout au moins qu'ils le soient vraiment,

périmés), bougonna : « Hitler avait raison. Il aurait dû les exterminer tous... »

Ne me croyez pas pessimiste, car, après tout si je l'étais, je ne serais pas au M.R.A.P. Mais lorsqu'on a passé une matinée dans un bain d'indifférence, on a un peu de mal à reprendre confiance. Il y a bien du travail à faire.

Un peu plus loin, rue Paul-Bert, d'autres expériences nous attendaient.

Une superbe vareuse d'un vert qu'on n'oublie pas lorsqu'on l'a connue, ornée d'un aigle triomphant et d'une croix gammée, trônait là sans complexe, bien en vue.

— « Oui Monsieur, moi, je suis raciste. Eh ! alors, nous sommes bien libres, comme dit votre journal. Je suis un bon Français. »

Quelques commerçants alentour nous demandèrent furtivement des renseignements sur notre Mouvement. Plusieurs nous dirent qu'ils constataient depuis un certain temps une poussée de racisme sur le marché.

Alors que faire ? Que faire pour mobiliser l'opinion ? Les Français ne se croient pas racistes, pour la plupart. Un monsieur,

à qui je proposais « Droit & Liberté », le journal qui lutte contre le racisme me répondit : « A moi ? Mais moi je ne suis pas raciste ! »

Alors qu'attendent-ils tous ces non-racistes pour soutenir notre action ? Un petit groupe qui lutte, c'est bien, mais c'est insuffisant. Il faut se relayer. Il y a la vie de la famille. Les enfants. Il faut que chaque membre du M.R.A.P. que tous ceux qui se sentent ou se veulent anti-racistes, fassent une fois par mois, une fois tous les deux mois, peut-être, le sacrifice de quelques heures, pour convaincre, pour aider.

Des gens bien intentionnés pensent que le racisme ne les concerne pas. Jusqu'au jour où ils auront perdu toute liberté. La liberté, on ne la conquiert pas une fois pour toutes. On la défend chaque jour. Il faut être vigilant.

Jeanne PRUD'HOMME.

Laval

Noël d'amitié

D'Odette Broardelle, présidente du Comité du M.R.A.P. de la Mayenne :

Le problème des immigrés nous occupe toujours à plein temps. Rien que ce matin, nous avons eu vingt-quatre arrivants, pour lesquels il faut prévoir le logement.

En novembre, un accident a fait un mort et deux blessés parmi les travailleurs portugais de l'entreprise « Montico », dont nous avons déjà dénoncé l'attitude. Quoique employés depuis juin, ces travailleurs n'avaient ni carte de travail, ni carte de séjour. Ils se trouvaient alors sur un chantier de Royan. Les rescapés vont mieux, et nous pensons aller les chercher en voiture dans la semaine, pour qu'ils finissent leur convalescence plus près de leurs amis.

Pour la veillée de Noël, le M.R.A.P. a organisé une soirée d'amitié où nous étions 45 : Portugais, Tunisiens, Yougoslaves, Marocains, Français. L'amitié qui nous unissait résumait en totalité l'idéal de notre Mouvement. Et je pense avec joie à la réaction de nos amis tunisiens dans une conversation sur le Proche-Orient : « A nous voir tous unis ici, nous prouvons qu'il est possible de s'aimer entre peuples ; donc cela doit être possible entre Israéliens et Arabes » (Ben Mustapha, 34 ans, maçon.)

Nos réunions se font toujours le dimanche, et beaucoup de jeunes viennent. Je pense qu'ils ne tarderont pas à demander leur carte du M.R.A.P. Après Laval et Château-Gontier, une troisième section de notre Mouvement va sans doute prendre naissance dans l'Est du département. Je vous tiendrai au courant..

Ardèche

Initiatives multiples

De Michel Barlow, président du Comité de l'Ardèche :

Nous avons procédé à un bilan de l'activité du trimestre :

— une équipe d'une quinzaine de jeunes vient de se former pour prendre contact avec les travailleurs nord-africains, dont nul ne semble se soucier dans la région ;

— une équipe analogue s'occupe des rencontres avec les Gitans : contacts amicaux, entraide, alphabétisation ;

— une troisième équipe donne des cours de français aux travailleurs immigrés.

L'« opération contacts » du 24 novembre, à Aubenas, a été un succès de masse (encore que dans le film *Le Journal d'Anne Frank*, les jeunes spectateurs aient vu plus les problèmes de l'adolescence que la barbarie nazie). La réunion qui a suivi, le 27 novembre, a touché une centaine de personnes. Elle a été troublée par un perturbateur « cartieriste », qui a plutôt renforcé les équipes dans leur détermination.

Une enquête sur le racisme a été menée auprès de quelques lycéens. Elle doit être étendue à tout le lycée au prochain trimestre. Un professeur a organisé avec ses élèves de 3^e, un sondage auprès des adultes (jeunes reporters avec magnétophones).

Au prochain trimestre nous prévoyons :

- une séance de cinéma-débat à Aubenas, sur le Tiers-monde ;
- une séance de cinéma-débat à Privas pour essayer d'y implanter un comité local ;
- une prospection systématique auprès des instituteurs, pour faire connaître le M.R.A.P. et le C.L.E.P.R., et organiser des séances de cinéma éducatives dans les écoles ;
- une conférence sur les Gitans.

Opération « contacts » à Aubenas



Une équipe va s'occuper de la diffusion de « Droit et Liberté ». Elle commencera par vingt exemplaires par mois.

Le comité local a décidé de verser 200 F au Mouvement pour l'aider à faire face aux problèmes actuels de trésorerie. La somme sera probablement complétée par de nouveaux versements, après mise au point du budget de chaque équipe.

Nanterre

Rencontre

De Mme Costa, animatrice du Comité de Nanterre :

Notre rencontre sur le racisme avait réuni, avec les membres du Comité du M.R.A.P. les représentants de diverses associations. Nous avons noté, en particulier, la présence des responsables de la Croix-Rouge et de l'A.S.T.I., ainsi que de la bibliothécaire municipale.

M. Moulinet, secrétaire du comité, a présenté l'action du M.R.A.P. à Nanterre depuis sa création il y a deux ans : exposition de photos, soirées cinématographiques suivies de débats, vente et distribution de « Droit et Liberté », aide au M.R.A.P. national. Il a précisé nos objectifs : alerter l'opinion sur les problèmes du racisme par tous les moyens possibles, notamment par la publication dans la presse locale de faits concrets, qui puis-

Ce mois-ci

Lundi 2 février, à Aubenas (07), projection suivie de débat, du film de Louis Malle : « Calcutta », sous l'égide du Comité local du M.R.A.P..

Dimanche 8 février, à la M.J.C. du 16^e arrondissement à Paris, débat sur l'antisémitisme animé par Olga Wormser-Migot, membre du Conseil National du M.R.A.P. Projection du film : « Le Temps du ghetto », de Frédéric Rossif.

Samedi 14 février, à 14 h. 30, conférence de Elisabeth Labrousse sur « Les Noirs aux U.S.A. », à M.J.C. de Mondreville (14).

Mercredi 18 février, à la M.J.C. de Besançon, conférence-débat : nazisme et néo-nazisme.

Judi 19 février, au lycée de Montgeron (91), conférence-débat : le racisme.

Samedi 28 février, à la M.J.C. de Mondreville (14), conférence de Roger Ikor : « Etre juif en 1970 ».

sent attirer l'attention des Nanterriens.

M. Sally N'Dongo, secrétaire national du M.R.A.P., puis Roger Maria, membre du Bureau national ont évoqué les divers aspects du racisme, et particulièrement les problèmes des travailleurs immigrés.

M. Foucard (Croix-Rouge) a souligné les efforts de son organisation pour l'aide aux familles des immigrés dans le besoin, et pour l'alphabétisation. Un instituteur, M. Badu, a évoqué le problème de la lutte contre les préjugés raciaux parmi les enfants. La bibliothécaire municipale a fait état de diverses initiatives prises dans le cadre de ses activités : soirées culturelles, présence dans la bibliothèque de livres sur le racisme, ainsi que de « Droit et Liberté », création d'un département de livres italiens, espagnols, portugais et arabes, achat de disques pour apprendre le français.

En conclusion, il a été décidé d'établir une collaboration plus étroite entre tous ceux qui entendent lutter contre le racisme, pour l'amitié et la solidarité.

Nancy

Une enquête

De Georges Gandweg, secrétaire du Comité de Nancy :

Nous étions fort nombreux à la première réunion que nous avons faite après le Congrès.

Nous avons discuté de la possibilité pour nous de reprendre à notre compte l'enquête quelque peu modifiée sur les travailleurs immigrés, avec l'appui et le concours des syndicats et des enseignants. Cela nécessitera sans aucun doute un grand travail de prospection et d'enquêtes personnelles, mais nous pourrions ainsi cerner le problème à Nancy et dans les environs.

Dès à présent nous mettons sur pied la Journée internationale du 21 mars. Nous prévoyons une soirée cinématographique. De plus, nous sommes sollicités pour participer à deux conférences, l'une organisée par le Foyer des jeunes et la Culture de Tomblaine, l'autre par la M.J.C. de Vandœuvre, respectivement sur les travailleurs immigrés et sur le racisme.

Notre audience s'accroît peu à peu. Compte tenu de la proximité des élections municipales de Nancy, nous pensons écrire aux listes en présence pour leur demander leurs points de vues sur les problèmes du racisme et des travailleurs immigrés.

Les « 4 à 7 »

« Vietnam : Génocide ? » C'est sur cette interrogation que s'est ouverte l'année 1970 des « 4 à 7 » du samedi, le 10 janvier dernier sous la présidence d'Henri Citrinot, membre du Bureau national. Ont participé à ce débat M. Mai Van Bo, délégué général de la République démocratique du Nord-Vietnam, Mme Huisman, M^e Yves Jouffa, MM. Charles Fourniau, les docteurs Marcel-Francis Kahn et Carpentier.

En raison de la projection des « Eaux mêlées » il n'y a pas eu de « 4 à 7 » le samedi 17.

Le thème choisi pour le 24 janvier était « Le massacre des Indiens ». Y participèrent MM. G. Fournial, écrivain, R. Jaulin, ethnologue, J. Monod, assistant au Collège de France, A.-M. Savarin, ethnologue.

Le samedi 31 janvier, le docteur Andjel-Kovic, les professeurs Gentilini et Larivière, président du Comité d'aide médicale aux Migrants, M^e Manville, parlèrent de « médecine et racisme ».

Le Biafra sera au centre du débat du samedi 7 février.

Une grossière falsification

La Maison des Jeunes et de la Culture de Besançon organise une série de conférences-débats mensuelles sur différents aspects du racisme, réalisées avec le concours du M.R.A.P.

Depuis novembre, ont été traités tour à tour les problèmes suivants : la lutte des noirs aux U.S.A. (avec Jean-Jacques Recht); les Antilles (avec Joby Fanon); la crise du Proche-Orient et le racisme (avec Roger Maria); sommes-nous racistes en France? (avec Jacques Belleville). Restent à aborder : le nazisme et le néo-nazisme (18 février); les travailleurs immigrés en France (4 mars).

Chacune des soirées qui ont déjà eu lieu se sont déroulées dans un climat de libre discussion qui a satisfait l'ensemble de l'assistance. L'ensemble, ou presque : un participant au débat sur le Proche-Orient, M. Francis Weill, bien qu'il ait pu exprimer pleinement son point de vue au cours de la soirée et qu'aucune équivoque ne soit possible, a cru devoir se livrer ensuite à une campagne calomnieuse contre le M.R.A.P.. Dans une lettre que publie « Tribune juive » du 9-15 janvier, il falsifie sans vergogne les propos de Roger Maria qu'il accuse explicitement... de racisme et d'antisémitisme. Comme « Tribune juive », sans autre vérification, s'associe à ces accusations et qu'une propagande malveillante a été déclenchée dans divers milieux à propos de cette « affaire », nous devons bien conclure qu'il s'agit d'une opération orchestrée de haute main, visant à jeter le discrédit sur notre Mouvement pour affaiblir son combat. Inutile de dire que le M.R.A.P. ne saurait se laisser intimider par une telle entreprise diffamatoire que même les plus vives passions suscitées par la crise israélo-arabe ne peuvent justifier.

Il poursuivra plus que jamais son action dans tous les domaines et s'emploiera en particulier à clarifier les problèmes qui s'y rapportent, au moyen de conférences et de débats. Il continuera d'œuvrer à l'union sans aucune exclusive de tous ceux qui se joignent à ses efforts.

Nous reproduisons ci-dessous la mise au point que Roger Maria a adressée à « Tribune juive » :

Monsieur le directeur,

J'ai pris connaissance de la lettre de M. Francis Weil, publiée dans votre numéro du 9 janvier, et du commentaire hostile au M.R.A.P. dont vous avez cru devoir l'accompagner.

Je ne comprends pas — ou alors il faut comprendre « trop bien » — comment une publication réputée sérieuse comme « Tribune juive » a pu reproduire une lettre de lecteur me mettant vulgairement en cause sans même se poser la question de la validité du témoignage. Alors que la plus élémentaire vraisemblance aurait dû suffire à montrer que je n'ai pu prononcer les paroles qui me sont prêtées, ni mettre en avant des arguments tout à fait illogiques par rapport aux positions connues, publiquement exprimées à maintes reprises, de gens comme moi, à plus forte raison sous l'égide du M.R.A.P.

D'ailleurs, je ne répondrai pas à des propos aussi absurdes que ceux qui me sont prêtés par ce correspondant qui se livre à une opération tout à fait classique dans les annales de la mauvaise foi et qui porte le nom d'amalgame.

Un seul exemple suffira à ramener cette lettre à son niveau : j'aurais dit, entre autres, que l'antisémitisme s'expliquait par les manifestations de la puissance juive. Il est outrageant de penser que des lecteurs

honnêtes croiront que j'ai pu même employer une expression aussi contraire à nos positions que « puissance juive ». Alors que j'ai dit exactement le contraire, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de puissance financière spécifiquement juive (ou catholique, ou protestante, ou musulmane) : il suffit à la finance d'être la finance sans autre qualificatif pour agir — par sa loi même — objectivement contre les intérêts de tous les peuples, donc y compris les populations juives et arabes de cette région du monde.

Comment aurais-je pu, d'autre part, soutenir que « les seuls avions à voler dans le ciel moyen-oriental étaient ceux du juif Dassault », même si l'aviation libyenne est appelée à être dotée de Mirage, tant il est vrai que l'argent n'a d'autre odeur que celle du pétrole.

Je renouvelle ici la ligne essentielle de ma démonstration : il n'y a pas à être pro-israélien ou anti-israélien, pro-arabe ou anti-arabe ; il faut appuyer, dans les deux camps, les éléments réalistes contre les ultras ; le vrai conflit n'est pas entre juifs et Arabes : il est entretenu par l'omniprésence d'énormes intérêts financiers, spécialement ceux qui sont liés aux trusts pétroliers ; les hommes et groupes qui soutiennent les bellicistes qui crient à la destruction de l'Etat d'Israël dans les pays arabes, et ceux qui soutiennent les annexionnistes israéliens desservent et leurs peuples et la paix.

Le M.R.A.P. étant composé d'adhérents de toutes tendances, il va de soi que chacun s'exprime selon ses conceptions propres, et que, sans doute, un autre orateur aurait pu motiver autrement que moi son opposition au racisme et sa volonté de paix.

Je n'ai pas manqué de le souligner dans mon exposé de Besançon, qui a d'ailleurs été compris et approuvé par l'ensemble de l'assistance, et suivi d'un large débat.

Ce qui importe à nos yeux, je l'ai également rappelé, c'est ce qui, par-delà nos différences, nos divergences, nous est commun, et que traduisent les résolutions du M.R.A.P. Il est regrettable que vous n'ayez pas pris la précaution de vous y reporter, et que vous n'ayez pas même rendu compte dans vos colonnes de son récent Congrès qui a pris à ce sujet des positions fort claires. Une telle information aurait permis à vos lecteurs de porter un jugement objectif, et de prendre pour ce qu'elle est véritablement, la lettre de votre correspondant.

Vous demandant de bien vouloir reproduire la présente lettre à la même place et dans les mêmes caractères que celle de M. Weill.

Je vous prie de croire, Monsieur le directeur, à l'assurance de mes salutations distinguées.

Roger MARIA

P.S. : Dès avant la création de l'Etat d'Israël j'ai fait campagne en sa faveur, semaine après semaine, dans « Droit & Liberté », ce qui devrait dissiper toute confusion concernant aussi bien mes positions personnelles que celles du M.R.A.P.

Faites
abonner
vos amis
à

**droit &
liberté**

Une lettre de M. Jean Pierre-Bloch

M. Jean Pierre-Bloch a adressé à Charles Palant, secrétaire général du M.R.A.P., la lettre suivante, qu'il a, par ailleurs, rendue publique :

« Jusqu'alors, dans un esprit d'unité, je n'ai pas manifesté ma désapprobation pour certaines prises de position de quelques-uns de vos représentants — contraires à mes sentiments.

« Mais tout récemment à Besançon de tels propos ont été tenus par l'un des vôtres, que je ne peux conserver un silence — qui pourrait passer pour une approbation — Aussi je vous demande de rayer mon nom du Comité d'honneur de votre Mouvement.

« Croyez, Monsieur le secrétaire général, à mes sentiments distingués. »

La réponse de Charles Palant

Cher Monsieur,

Je prends connaissance avec regret de votre lettre du 13 janvier 1970, me demandant de rayer votre nom du Comité d'honneur du M.R.A.P.

La raison que vous avancez pour justifier cette demande est dans les propos que la revue « Tribune juive » a abusivement prêtés à un de nos membres au cours d'une conférence faite à Besançon. Propos formellement démentis par notre collaborateur.

Si telle est bien la raison de votre démarche, permettez-moi de m'étonner que vous n'ayez pas cru devoir vous inquiéter de l'exactitude de l'information publiée par la revue citée plus haut.

Pour avoir tant de fois exprimé librement vos sentiments dans les manifestations du M.R.A.P. auxquelles vous avez participé, vous savez parfaitement de quel large éventail d'opinions diverses est constitué notre Mouvement. Tout comme au sein du Comité d'honneur votre nom figuré parmi d'autres, tous éminemment représentatifs de courants très variés.

Etre antiraciste à notre époque peut sembler bien difficile dès lors que des options politiques liées à de dramatiques conflits créent et entretiennent de navrantes confusions.

Nous ne revendiquons pas tous les mérites. Vous voudrez bien cependant nous reconnaître celui de la patience, devant tant de manœuvres déloyales qui, dans la dernière période, tendent à jeter le discrédit sur le M.R.A.P. Notre récent Congrès a heureusement témoigné de notre vigueur, de la très large unité de nos rangs et de la lucidité de nos orientations devant les grands problèmes posés aux antiracistes de notre temps.

C'est dans ce contexte que nous regrettons votre démission. Regrets avivés par la longue estime que nul dans notre Mouvement ne vous a jamais ménagée.

Croyez, Cher Monsieur, à notre profond dévouement antiraciste.

Charles PALANT

Secrétaire général du M.R.A.P.

LE CARNET DE D.L.

Le général d'armée Georges CATROUX, qui vient de mourir à l'âge de 92 ans, avait, au cours de sa longue carrière, été mêlé à nombre d'événements majeurs de notre temps. Commandant au cours de la Première Guerre mondiale, qu'il termina avec le grade de lieutenant-colonel, il devint gouverneur de l'Indochine en 1939, rejoignit le général De Gaulle à Londres en 1940, fut nommé délégué au Moyen-Orient, puis ministre d'Etat, puis ambassadeur à Moscou (1945-1948). Désigné en février 1956 au poste de ministre-résident en Algérie, il démissionna six jours plus tard. Grand chancelier de la Légion d'honneur de 1954 à 1969, il avait, à maintes reprises, manifesté par des messages au M.R.A.P. son attachement à la cause que nous défendons.

Nous avons la douleur d'annoncer le décès de notre ami Louis PICARD, l'un des

fondateurs du M.R.A.P., qui fut pendant de longues années président de notre Comité de Lyon. Que Mme Picard et sa famille trouvent ici l'expression de notre profonde sympathie.

Nous apprenons le décès de notre ami Joseph BASS qui avait participé, après la Résistance et la Libération, à la fondation de « Droit et Liberté ». Nous exprimons à sa famille nos sincères condoléances.

« DROIT ET LIBERTÉ » demande :

- 1 courtier en publicité dynamique (possibilité de développement rapide du service).
- Des vendeurs (horaires et lieux de vente adaptés selon nécessité).

S'adresser au siège de la revue.

LA VIE DU M.R.A.P.

● Pierre Paraf, président du M.R.A.P., a prononcé une conférence sur le thème : « Le racisme et l'intolérance religieuse : à l'Institut Universitaire de Technologie de Saint-Denis, devant les étudiants du Département de Gestion et Administration des entreprises et des collectivités locales.

● Il a également fait un exposé sur le racisme aux élèves des classes terminales de l'Institut de la Muette à Paris.

● Joby Fanon, membre du Bureau national, a animé un débat sur le racisme devant une classe de seconde du lycée Marie-Curie de Versailles.

● Un débat sur les problèmes des travailleurs immigrés, organisé par le Cercle des étudiants laïques, avec le concours du comité des M.R.A.P. du 20^e arrondissement, a eu lieu à la Maison des Jeunes de Paris-Charonne, le 30 janvier. Nos amis Fred Hermant et Sally N'Dongo y ont participé.

● C'est sous le patronage du M.R.A.P. qu'a eu lieu, le 15 décembre, au Ciné-club de Châtillon-sous-Bagneux (Hauts-de-Seine) la présentation du film *Calcutta*, de Louis Malle.

● Quelques mois après les Journées d'amitié franco-africaine organisées sous l'égide du M.R.A.P., à Rouen, des amis africains de Seine-Maritime viennent de se grouper en une Union des Travailleurs Sénégalais et Mauritanien. Cette association, qui bénéficie de nombreux concours, souhaite construire un foyer pour les travailleurs africains de la région.

● A la suite du drame d'Aubervilliers, le comité du M.R.A.P. de Grenoble a rendu public un communiqué attirant l'attention sur la situation des travailleurs immigrés dans l'Isère, et rappelant les prises de positions de notre Mouvement à ce sujet.

● A la suite de la publication dans *Le Provençal* d'un reportage sur les travailleurs africains, le comité du M.R.A.P. des Bouches-du-Rhône, lance un appel à tous ceux qui souhaiteraient participer à son enquête en cours, sur les travailleurs immigrés. Le comité a proposé aux instituteurs de Marseille d'organiser un concours de rédaction sur le racisme.

● Une équipe vient de se constituer à Annecy (Haute-Savoie), pour la préparation de la Journée internationale contre le racisme (21 mars).

● Un débat a eu lieu au Creusot sur le problème du Proche-Orient, à l'initiative du Mouvement de la Paix, avec la participation de représentants de différentes associations, dont le M.R.A.P., dont les porte-parole étaient François Weil et le secrétaire du comité de Dijon, Jacques Belleville.

● Le Foyer des Jeunes et d'éducation populaire de Bar-sur-Seine (Aube) a organisé une très intéressante exposition sur le racisme, avec, entre autres, des documents fournis par le M.R.A.P.

● Le 28 janvier, au cinéma « Artistic » de Boulogne-Billancourt, le syndicat C.G.T. de la Régie Renault a organisé, avec la participation du M.R.A.P., un débat sur la situation des travailleurs immigrés avec projection de films. Albert Lévy a pris la parole au nom du Mouvement.

RAINETT

PARIS

Catalogue et liste des détaillants sur demande à Rainett, S.F. 233-82 - Paris S.F.

